

**Zeitschrift:** Bulletin suisse de linguistique appliquée / VALS-ASLA  
**Band:** - (2010)  
**Heft:** 91: Travaux de jeunes chercheurs-e-s en linguistique appliquée

**Buchbesprechung:** Compte rendu

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 17.11.2024

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# Compte rendu

**Bednarek, M. (2008).**  
***Emotion Talk across Corpora.***  
**New York: Palgrave / MacMillan.**

L'étude de Monika Bednarek présente deux caractéristiques qui la distinguent de nombreux travaux publiés ces dernières années dans le domaine hétérogène de la linguistique des émotions. Elle s'inscrit résolument dans le cadre de la linguistique de corpus et elle tente d'articuler les dimensions sémantique et pragmatique du discours émotionnel.

Avant d'aborder ces deux caractéristiques, il me faut au préalable présenter brièvement les *a priori* sur lesquels repose l'étude et la manière dont le livre est organisé.

Pour commencer, l'auteure sépare de manière assez classique deux dimensions du discours émotionnel (*emotion talk*). Dans une première acception, l'*emotion talk* désigne ce qui décrit ou dénote les émotions dans la langue, c'est-à-dire toute unité lexicale dont le sens relève explicitement de l'émotionnel. Dans une *seconde acception*, l'*emotional talk* fait référence à tout ce qui connote les émotions, c'est-à-dire à tout élément linguistique, paralinguistique voire extralinguistique qui exprime de l'émotion<sup>1</sup> (interjections, phénomènes morphosyntaxiques marquant l'émotion, intonations, gestes, etc.). Le champ d'investigation de Bednarek se limite au premier domaine et concerne ce qu'elle nomme les *emotion terms*. Dans ce compte-rendu, je propose de traduire *emotion talk* par *discours émotionnel* et *emotion terms* par *termes émotionnels*<sup>2</sup>.

Bednarek inscrit explicitement son travail dans une approche fonctionnaliste qui considère que le discours émotionnel relève d'un processus d'évaluation (*appraisal*) qui combine l'expression d'une émotion, un jugement moral et une

---

<sup>1</sup> Ce que Daneš (1994) appelle *signal-like*.

<sup>2</sup> Je suis conscient du caractère arbitraire de cette traduction, qui tient d'une part à la difficulté de trouver des équivalents français à *emotion talk* et *emotional talk*, et d'autre part à un problème récurrent de la recherche sur les émotions. On observe en effet au niveau terminologique deux tendances qui contribuent à opacifier ce champ de recherche. D'un côté, il existe une très forte instabilité terminologique et conceptuelle, qui contribue à l'atomisation du champ. De l'autre, la prédominance de l'anglais, non seulement en tant que langue sur laquelle portent les recherches mais aussi comme langue qui sert à véhiculer les résultats de recherche, contribue à donner un poids dominant au métalangage analytique formulé dans cette langue.

appréciation de nature esthétique<sup>3</sup> (p. 13). L'*affect* (terme qui est couramment utilisé dans le cadre des *appraisal theories* et qui est l'objet du travail de Bednarek) est donc une composante fondamentale de l'évaluation qui concerne la description d'émotions positives ou négatives au moyen de termes linguistiques explicites (p.ex. *happy* vs. *sad* ou *love* vs. *hate*).

Pour son étude, l'auteure s'est appuyée sur un corpus de près de 20 millions de mots provenant du British National Corpus. L'analyse porte sur une liste de 1060 termes émotionnels qui sont déterminés sur la base de la catégorisation faite dans l'encyclopédie Encarta (*Encarta Thesaurus*). Ce corpus représente ce que l'auteure nomme quatre registres ou variétés (conversation ordinaire, fiction, reportage journalistique et discours académique).

En dehors du premier chapitre, qui est consacré à une présentation de l'étude et qui sert en quelque sorte d'introduction, l'organisation du livre est pensée en deux parties. Dans la première partie (§ 2 à 4), il s'agit d'une analyse de nature quantitative visant à établir les profils émotionnels (*emotion profiles*) de chaque registre à quatre niveaux: lexicale, parties du discours, syntaxe et patterns lexico-grammaticaux (ce dernier niveau concerne la distribution des termes émotionnels par rapport aux mots et classes de mots qui les entourent). Concernant les deux derniers chapitres (5 et 6), il s'agit de l'analyse, de nature plus qualitative, d'une sous-partie du corpus (env. 85'000 mots). L'enjeu de cette seconde partie est double: d'une part, présenter et renouveler le paradigme de l'*appraisal theory* dans lequel l'auteure s'inscrit; d'autre part, proposer des pistes de recherches futures dans ce domaine, à partir de l'analyse de quelques fonctions typiques des termes émotionnels dans les différents registres.

Revenons maintenant aux deux caractéristiques, à mon sens essentielles, de cette étude pour discuter brièvement l'apport de l'auteure.

Premièrement, bien que les études de corpus ne soient pas rares dans la linguistique des émotions<sup>4</sup>, peu reposent sur un corpus aussi vaste et diversifié que celui de Bednarek. A ce titre, l'aspect le plus important n'est pas la dimension comparative de l'étude (dimension qu'on retrouve dans de

---

<sup>3</sup> L'approche de Bednarek relève de la linguistique systématique fonctionnelle (cf. Mattheissen & Halliday, 1997) et renvoie à une conception de l'évaluation qui ne doit pas être confondue avec les conceptions des *appraisal theories* développées en psychologie à la suite de Magda Arnold. Sur le legs arnoldien, voir Shields & Kappas (2006); pour une vue d'ensemble de ces approches, voir p.ex. Scherer *et al.* (2001). Pour une théorisation récente de la notion d'*appraisal* au sens où Bednarek l'utilise, cf. Martin & White (2005).

<sup>4</sup> Notamment dans les travaux consacrés à la métaphore (cf. p.ex. Stefanowitsch, 2007) et à l'acquisition des langues (en particulier les travaux de Dewaele et Pavlenko, cf. p.ex. Dewaele & Pavlenko, 2002), de même que dans les approches contrastives (cf. p.ex. Harkins & Wierzbicka, 2001) et les approches de nature diachronique (cf. p.ex. Mair, 1992). Il faut ajouter que de nombreuses études prennent en fait comme corpus des textes littéraires.

nombreux travaux, généralement dans une perspective contrastive ou culturaliste), mais que la comparaison porte sur différents registres (ce que l'on trouve plus rarement). Ceci dit, la notion de registre utilisée par Bednarek est problématique. Elle reprend en effet les conceptions de Biber qui définit un *registre* uniquement en termes non linguistiques, à partir de critères qui renvoient à la situation d'interaction et aux objectifs des locuteurs<sup>5</sup>. Ces aspects sont évidemment importants, mais une telle définition laisse dans l'ombre tout un réseau de phénomènes, notamment linguistiques, séquentiels et textuels, qui sont également constitutifs des registres et qui méritent, à ce titre, d'être dégagés<sup>6</sup>. On éviterait ainsi plusieurs écueils que l'étude de Bednarek ne mentionne pas, mais qui n'en constituent pas moins des limites sérieuses. On éviterait ainsi, par exemple, de considérer la conversation ou la fiction comme des registres homogènes ou de considérer que le sens d'un terme reste le même quel que soit son contexte d'occurrence.

Deuxièmement, Bednarek tente d'articuler les dimensions sémantique et pragmatique du discours émotionnel dans le cadre d'une analyse de discours qui vise à mettre en lumière des configurations affectives (*configurations of affect*) et leurs co-occurrences dans un corpus restreint et à illustrer un certain nombre de fonctions pragmatiques des termes émotionnels. De ce point de vue, on ne peut que louer le projet stimulant de Bednarek de vouloir associer analyse quantitative de corpus larges, analyse de petits corpus et analyse qualitative d'un nombre restreint de *textes* (p. 219) terme auquel je préfère celui de documents. On regrettera néanmoins que l'auteure n'accorde au fond qu'une place assez restreinte à la force illocutoire de l'affect, autrement dit aux effets de l'affect sur le public ou les interlocuteurs. Les analyses présentées restent en effet très classificatoires, alors même que c'est justement la dimension actionnelle du discours émotionnel qui est la moins bien décrite dans la littérature spécialisée.

A mon sens, l'analyse qualitative de l'approche de Bednarek gagnerait à être conduite à partir d'une définition plus linguistique de la notion de registre. Celle-ci permettrait en particulier de déterminer finement la nature des documents analysés. Cette approche gagnerait aussi probablement à se doter d'outils analytiques permettant de rendre compte de l'organisation séquentielle et du contexte institutionnel liés à la production située de ces mêmes documents. Etant donné que Bednarek a travaillé en Allemagne<sup>7</sup>, je serais tenté d'évoquer ici des travaux comme ceux de Ehlich & Rehbein (p.ex. 1979)

---

<sup>5</sup> Biber reconnaît certes qu'il existe des différences linguistiques et textuelles entre les registres (cf. p.ex. Biber, 1995: 1 et sq.), mais dans ses travaux, c'est néanmoins une définition essentiellement extralinguistique qui est appliquée.

<sup>6</sup> Pour une critique de la conception de Biber, cf. p.ex. Dittmar (2006).

<sup>7</sup> Ce livre est d'ailleurs le fruit de son habilitation récente à l'Université de Augsburg.

portant notamment sur le discours institutionnel (1986), de Günthner (2000, 2006) sur la conversation ou encore de Gülich sur les récits (p.ex. 1980).

En conclusion, l'étude de Bednarek représente une étape importante dans le développement de la linguistique des émotions et mérite à ce titre de trouver un large public. Le fait que le texte soit agréable à lire, malgré la technicité de certains passages, y contribuera certainement.

### Nicolas Pepin

Université de Bâle

Institut d'Etudes françaises et francophones

nicolas.pepin@unibas.ch

## Bibliographie

- Biber, D. (1995): Dimensions of register variation. A cross-linguistic comparison. Cambridge (Cambridge University Press).
- Daneš, F. (1994): Involvement with language and in language. In: *Journal of pragmatics*, 22, 251-264.
- Dewaele, J.-M. & Pavlenko, A. (2002): Emotion vocabulary in interlanguage. *Language Learning*, 52/2, 265-324.
- Dittmar, N. (2006): Register. In: Ammon, U. *et al.* (eds.): *Sociolinguistics. An international handbook of the science of language and society*, vol. 1. Berlin (Walter de Gruyter), 216-226.
- Ehlich, K. & Rehbein, J. (1979): Sprachliche Handlungsmuster. In: H.-G. Soeffner (Hg.), *Interpretative Verfahren in den Sozial- und Textwissenschaft*. Stuttgart (J. B. Metzlersche Verlagsbuchhandlung), 243-274.
- Ehlich, K. & Rehbein, J. (1986): *Muster und Institution. Untersuchungen zur schulischen Kommunikation*. Tübingen (Gunter Narr).
- Gülich, E. (1980): Konventionelle Muster und kommunikative Funktionen von Alltagserzählen. In: K. Ehlich (Hg.), *Erzählen im Alltag*. Frankfurt a. M. (Suhrkamp), 335-384.
- Günthner, S. (2000): Vorwurfsaktivitäten in der Alltagsinteraktion. Grammatische, prosodische, rhetorisch-stilistische und interaktive Verfahren bei der Konstitution kommunikativer Muster und Gattungen. Tübingen (Niemeyer).
- Günthner, S. (2006): Von Konstruktionen zu kommunikativen Gattungen: Die Relevanz sedimentierter Muster für die Ausführung kommunikativer Aufgaben. In: *Deutsche Sprache*, 34/1-2, 173-190.
- Harkins, J. & Wierzbicka, W. (éds.) (2001): *Emotions in crosslinguistic perspective*. Berlin / New York (Mouton de Gruyter).
- Mair, W. (1992): *Expressivität und Sprachwandel. Studien zur Rolle der Subjektivität in der Entwicklung der romanischen Sprachen*. Frankfurt a. M. (Lang).
- Matthiessen, C. & Halliday, M. (1997): *Systemic functional grammar. A first step into the theory*. (Non publié). Téléchargé le 27 juillet 2009 à l'adresse: <http://homepage.mac.com/cmatthie/-FileSharing5.html>
- Martin, J. & White, P. (2005): *The language of evaluation. Appraisal in English*. London / New York (Palgrave Macmillan).
- Scherer, K., Schorr, A. & Johnstone, T. (eds.) (2001): *Appraisal processes in emotion. Theory, methods, research*. New York (Oxford University Press).

Shields, S. & Kappas, A. (eds.) (2006): Magda B. Arnold's contributions to emotion research and theory. N° spécial de la revue *Cognition & Emotion*.

Stefanowitsch, A. (2007): Words and their metaphors. A corpus-based approach. In: A. Stefanowitsch & S. Gries (eds.), *Corpus-based approaches to metaphor and metonymy*. Berlin / New York (Mouton de Gruyter), 63-105.



# Compte-rendu

van Dijk, T. A. (2008).

*Discourse and Power.*

Houndsmills, Palgrave / MacMillan.

L'ouvrage de Teun A. van Dijk porte sur le thème de l'interrelation entre discours et pouvoir, et plus particulièrement sur la problématique des *abus de pouvoir*. Il s'agit ici d'un recueil de dix articles et de chapitres déjà publiés, à l'exception de l'introduction, "Discourse and Domination", et du dernier chapitre, "Contextualization in Parliamentary Discourse".

Teun van Dijk est l'une des principales figures des *Critical Discourse Studies* (CDS), terme qu'il préfère à *Critical Discourse Analysis* (CDA) dans la mesure où il lui permet de souligner l'éclectisme de ce courant, tant en termes de méthodologie d'analyse que de cadres théoriques et philosophiques. Ce livre se situe par conséquent dans ce courant, et en est même en quelque sorte un ouvrage typique: mêlant analyses micro-linguistiques réservées aux spécialistes et considérations générales rédigées dans un souci de vulgarisation et d'accessibilité pour un public non spécialiste, l'auteur illustre ce qu'est l'analyse critique du discours du côté anglo-saxon et en rappelle les grands principes.

Van Dijk réaffirme ainsi la position politique de ce courant: "racism is wrong because racist practices are inconsistent with norms of social equality" et sa visée critique. "Critique" chez les chercheurs en CDS est synonyme de "ne pas prendre pour argent comptant", et en l'occurrence il s'agit de questionner les mécanismes sociaux qui sous-tendent les discours: qui les produit (quels acteurs sociaux)? comment sont-ils véhiculés? quelles représentations sociales s'y manifestent? quels en sont les traits caractéristiques sur les plans linguistique et sémiotique? etc. C'est ce questionnement incessant des discours – et plus particulièrement des discours circulant dans l'espace public – qui permet aux chercheurs de "dévoiler les idéologies" sous-jacentes.

Le thème du pouvoir n'est donc pas choisi de manière anodine. La centration sur le triptyque discours-idéologie-pouvoir permet à van Dijk d'exposer sa vision de la société et d'expliquer sa méthodologie, telle qu'il l'a développée pour les *Critical Discourse Studies*. L'auteur prévient dans la préface que le concept de "pouvoir" ne se contente pas d'une définition à l'emporte-pièce et qu'il est nécessaire de disposer d'une solide théorie philosophique et sociale pour l'appréhender. Cependant, il souligne également que ce n'est pas son rôle ni celui de cet ouvrage que d'en établir une, tout en précisant dans plusieurs chapitres les références qui sont les siennes sur ce thème en



philosophie, en sociologie et en psychologie. C'est avant tout une définition opératoire du concept qui est recherchée.

Se plaçant du côté de l'égalité entre les individus comme base fondamentale de la société et comme valeur démocratique à défendre, van Dijk postule – en accord avec tous les chercheurs en CDS (Ruth Wodak, Norman Fairclough, etc.) – que le rôle de ce type d'études est notamment de montrer comment le déséquilibre dans la société en faveur de ceux que van Dijk nomme les "élites" se crée et se maintient. Les deux facteurs principaux recensés sont à la fois l'accès limité à la production des discours circulant dans l'espace public pour ceux qui ne détiennent aucune forme de pouvoir, ainsi que les différentes représentations véhiculées par ces discours publics. Les élites, décrites avant lui par Pierre Bourdieu, détiennent le pouvoir, et quand ce pouvoir est exercé de manière à servir uniquement leurs intérêts au détriment des autres, van Dijk considère qu'il y a un abus de pouvoir. Aux élites politiques, économiques et militaires viennent s'ajouter les élites symboliques: journalistes, écrivains, artistes, cinéastes, scientifiques, etc. qui détiennent le capital symbolique (Bourdieu, 1977) et qui sont "the manufacturers of public knowledge, beliefs, attitudes, norms, values, morals and ideologies" (p. 32). C'est donc au discours de ces "élites" que van Dijk s'intéresse dans les différents chapitres de cet ouvrage, avec un accent particulier sur les discours parlementaires et les discours médiatiques.

La réédition des huit chapitres s'inscrit pour l'auteur dans la visée didactique des CDS puisqu'elle est conçue dans l'optique de favoriser l'accès aux textes pour des personnes, spécialistes ou non, ayant un accès limité aux différentes revues – payantes – dans lesquelles ces articles ont été publiés initialement.

La préface, claire et concise, présente ce cadre de recherche et permet de remettre en perspective l'ensemble des chapitres issus de différentes revues scientifiques (de 1989 à 2008, ce qui montre bien sa préoccupation récurrente sur ce thème) et de donner une cohérence à l'ouvrage dans son ensemble.

Le chapitre 1 "Introduction: Discourse and Domination" pose les bases des CDS et aborde les notions de pouvoir, de contrôle et de discours de manière très didactique. Van Dijk y fait un effort de vulgarisation et rend le texte accessible à un public non spécialiste. Il s'attache à préciser que les caractéristiques de la langue et de la grammaire sont les mêmes pour tous ("the grammar of the language is the same for everyone", p. 4), et que la matérialité de la langue en elle-même ne véhicule pas d'idéologie. C'est donc bien dans le choix du lexique et des tournures syntaxiques que résident les prises de position des locuteurs. Dans ce chapitre inédit, van Dijk donne des clés pour mieux comprendre ce que sont les CDS et leur vision de la société. Il met ainsi en place un de ses projets figurant de longue date sur son site Internet personnel: "Teach yourself CDS" (<http://www.discourses.org/resources/teachyourself/>) et qui vise à ce que les citoyens s'approprient la

visée critique prônée par les CDS et la mettent en pratique chaque jour dans leur vie quotidienne. Ce projet se prolonge également à la fin de l'ouvrage avec une section intitulée "Further reading", que les étudiants et les non-spécialistes apprécieront tout particulièrement. Cette section présente, à travers une sélection de références bibliographiques classées par thèmes, des lectures complémentaires permettant d'approfondir certains aspects de la théorie de van Dijk.

Le chapitre 2 "Structures of Discourse and Structures of Power" aborde des considérations plus techniques et s'axe autour des concepts de pouvoir, d'idéologie et de cognition. Traitant de l'impact des structures de pouvoir spécifiques sur différents genres de discours (p. 27), il décrit, à travers la problématique de la norme sociale, la manière dont s'opère le contrôle sur le discours, que ce soit au niveau de la forme, de l'adéquation à la situation ou du contenu. L'auteur indique qu'à travers le contrôle opéré sur le discours, c'est l'individu qui est contrôlé, au plan de la cognition: "A l'exception des cas d'utilisation de la force physique, le pouvoir de A sur les actions réelles ou possibles de B présuppose que A doit opérer un contrôle sur les conditions cognitives des actions de B, telles que le désir, les souhaits, les plans ou les croyances" (notre traduction, p. 29). Ce chapitre pose les bases du cadre théorique adopté et en articule de manière très claire les différents composants. Il y explique quels sont les liens entre pouvoir social, idéologie et cognition. Écrit en 1989 alors que la CDA n'avait pas encore de nom, le chapitre 2 décrit admirablement quelles sont les préoccupations qui vont guider la recherche de van Dijk dans les années suivantes. Le chapitre est un état de l'art et passe en revue les différents types d'interactions sociales et les études qui ont été faites sur ces interactions, avec pour point de mire la manière dont le pouvoir s'exprime dans chacune d'elles. La question centrale est alors de savoir comment les différents groupes et institutions utilisent le discours pour établir leur pouvoir.

Le troisième chapitre s'intitule "Discourse, Power, Access" et revient plus précisément sur la naissance de la CDA. Ce chapitre développe la problématique de l'accès au discours comme élément crucial de la mise en place du pouvoir social et du contrôle des individus. Il analyse les différents schémas par lesquels les individus accèdent au discours.

Le chapitre 4 est une introduction plus complète à la "Critical Discourse Analysis". Van Dijk y opère une mise en perspective de sa recherche et propose un programme pour la CDA. Ce chapitre met en évidence l'évolution du champ disciplinaire de l'analyse du discours du côté anglo-saxon et donne des exemples des recherches faites en CDA.

Avec le chapitre 5, intitulé "Discourse and Racism", l'ouvrage change de ton. De la partie plus théorique et plutôt pensée comme un état de l'art du début des années 1990, le lecteur accède à des chapitres qui présentent des

études, des corpus et des aspects plus appliqués des recherches de van Dijk. Le chapitre 5 est conçu comme une sorte de manuel et présente un mode opératoire et les différents éléments à analyser dans le discours. La thématique du racisme y joue un rôle central. Le chapitre 6 "Discourse and the Denial of Racism" lui est également consacré. Adoptant en contrepoint la posture de déni de racisme, van Dijk cherche à comprendre comment on peut délimiter ce qui est raciste de ce qui ne l'est pas. A ce propos, il passe en revue différents types de discours, et de corpus: la presse, de manière plus succincte les discours parlementaires, et des conversations (sous l'angle de l'analyse conversationnelle).

Les derniers chapitres: "Political Discourse and Political Cognition", "War Rhetoric of a Little Ally: Political Implications and Aznar's Legitimization of the War in Iraq", "Discourse and Manipulation" et "Contextualisation in Parliamentary Discourse: Aznar, Iraq and the Pragmatics of Lying" présentent de manière plus précise des études réalisées par van Dijk et qui assoient la position politique citoyenne développée dans la préface. Les thèmes dominants y sont le discours dans la sphère politique et notamment les discours prononcés par les parlementaires et les chefs d'état<sup>1</sup> à propos de la guerre en Irak. Van Dijk continue d'y construire sa théorie du contexte et une passerelle entre pragmatique, cognition et analyse du discours à travers différentes problématiques telles que la manipulation et le mensonge.

L'ouvrage dont il est question ici n'apporte pas de nouveautés à proprement parler dans le paysage des études critiques du discours telles qu'elles se pratiquent du côté anglo-saxon, mais il est remarquable en cela qu'il permet une compréhension globale de la théorie de van Dijk sur les intrications entre discours, pouvoir, idéologie, contexte et cognition. L'ouvrage permet également de saisir les tenants et les aboutissants de la CDA, et notamment la question de l'engagement du chercheur. Cette problématique est rendue particulièrement visible à travers la préface, qui résume la position politique et citoyenne de l'auteur, ainsi que par le choix des articles réédités. Ce recueil d'articles disparates remplit ainsi à merveille le but qui lui avait été assigné, celui de mettre à la portée de tous des articles difficilement accessibles, notamment dans les pays francophones.

### **Adèle Petitclerc**

Université de Franche-Comté

Laseldi, UFR Sciences du Langage, de l'Homme et de la Société

adele.petitclerc@univ-fcomte.fr

---

<sup>1</sup> Notamment Jose Maria Aznar, chef du gouvernement de l'Espagne, pays où réside et enseigne Teun van Dijk depuis 2005.

# Compte rendu

**Elmiger, D. (2008).**

***La féminisation de la langue en français et en allemand.***

**Paris: Honoré Champion.**

L'ouvrage de Daniel Elmiger est, comme son titre l'indique clairement, consacré à la féminisation de la langue en français et en allemand. L'auteur s'intéresse non seulement à la féminisation des mots mais aussi à celle des textes, et dépasse le cadre strict des traditionnels noms de professions, pour s'intéresser de manière plus générale aux noms communs de personnes.

Le livre se divise en deux grandes parties: la première se veut un aperçu de la question de la féminisation linguistique telle qu'elle est envisagée auprès des "spécialistes"; la seconde partie, quant à elle, aborde la vision du grand public, à travers deux enquêtes, menées d'une part à travers une série d'entretiens et, d'autre part, au moyen d'un questionnaire écrit.

Pour ces deux langues, c'est plus spécifiquement les variétés de français et d'allemand pratiquées en Suisse qui sont questionnées, notamment dans la seconde partie de l'ouvrage à travers des enquêtes réalisées à Neuchâtel et à Berne.

## **Les discours spécialisés sur la féminisation de la langue**

La première partie se centre sur les discours dits spécialisés, que l'auteur définit comme "l'ensemble des énonciations à propos d'un même thème (dans notre cas, la féminisation), proférées dans un cadre public et étayées par un savoir (méta)linguistique – dont l'étendue reste cependant souvent inconnue". (p. 16). Elmiger reconnaît qu'il est parfois difficile de tracer des frontières entre discours spécialisé et discours vernaculaire, les deux axes de ce continuum devant être considérés comme des prototypes.

Le premier chapitre est consacré à ce que l'auteur appelle "la critique féministe", concept que l'auteur ne définit guère. Or, il apparaît tout au long de l'ouvrage sous la plume d'Elmiger, qui lui accorde un poids prépondérant dans le cadre des recherches sur la féminisation. A le lire, on a l'impression que toute recherche qui plaide en faveur de la féminisation relève d'une démarche féministe. Il nous semble qu'il aurait fallu distinguer nettement le combat des féministes d'une part, et les recherches sur la féminisation de la langue d'autre part. Le propos y aurait assurément gagné en rigueur et en clarté.

Dans le chapitre 2, l'auteur s'intéresse à la féminisation du lexique. Après s'être arrêté à la polysémie de la notion de genre (lexical, grammatical, biologique, en tant que construction socioculturelle dans les *gender studies*) et à l'origine du genre dans différentes langues, Daniel Elmiger s'intéresse aux différences et convergences qui existent entre les noms animés et les noms inanimés. Il aborde aussi la question, moins traitée dans la littérature, de savoir si les féminins, pour les noms de personnes qui alternent, relèvent de la dérivation ou d'un phénomène de flexion.

Vient ensuite une section dans laquelle l'auteur relève les arguments en faveur de la féminisation et contre celle-ci. Il indique lui-même qu'il le fait "sans suivre une systématique explicite" (p. 85). Et de fait: le lecteur a bien du mal à s'y retrouver dans ces suites d'arguments, sans enchaînement, où sont cités des "spécialistes" dont le statut est parfois plus que douteux et qui, pour certains, appartiennent à la classe des militants. Or, il nous semble que ce statut de militant de la féminisation devrait être clairement annoncé au lecteur, ce qui l'aiderait à faire le tri lui-même parmi les arguments avancés. Car Elmiger ne prend jamais position, ce que l'on pourra regretter. En effet, il nous semble que du point de vue de la linguistique, discipline dont se réclame l'auteur, certains arguments avancés contre la féminisation sont linguistiquement non fondés et doivent donc être démontés.

De plus, parmi les domaines concernés par la féminisation, Elmiger cite bien évidemment la linguistique, mais aussi la politique, le droit, le journalisme, la psychologie, la sociologie, etc. Programme alléchant s'il en est. Or, à la fin de la première partie de l'ouvrage, le lecteur reste sur sa faim: nulle part il n'est question des différents domaines annoncés, et surtout des points de vue plus particuliers qu'ils permettent de formuler sur le sujet. On cherche ainsi en vain des avis de sociologues ou encore des extraits journalistiques par exemple qui auraient permis une approche globale de la question.

Le chapitre 3 s'intéresse quant à lui à la question, cruciale dans les études sur la féminisation, du masculin générique. En effet, selon certains, il n'est point besoin de féminiser puisque le masculin est le genre non marqué, là où le féminin apparaît comme le genre marqué. Non marqué ("neutre", diront certains), le masculin permettrait donc de renvoyer soit uniquement à des hommes (emploi spécifique) aussi bien à des hommes qu'à des femmes (emploi générique). Elmiger passe en revue les critiques à l'égard de ce masculin générique, notamment l'effet d'exclusion qu'il produit sur les femmes, mais aussi les avantages de cette forme. Il énumère aussi les alternatives possibles (dont le féminin générique), qui seront questionnées dans la deuxième partie de l'ouvrage, lors des deux enquêtes menées par l'auteur.

La question de la politique linguistique est au centre du quatrième chapitre, avec une vue d'ensemble des prises de décisions officielles en matière de féminisation dans les différents pays et régions tant francophones que

germanophones. Le lecteur trouvera un intéressant tableau récapitulatif pour ce qui concerne la Suisse.

### **Les discours vernaculaires sur la féminisation de la langue**

La 2<sup>e</sup> partie de l'ouvrage est consacrée aux discours vernaculaires, que l'auteur oppose aux discours des "spécialistes" "explorés" en première partie. Et il est vrai que les mêmes questions sont interrogées, qu'il s'agisse de féminisation lexicale, de féminisation des textes ou encore du masculin dit générique. Néanmoins, il nous semble excessif d'en déduire, comme le fait l'auteur, que "les représentations du discours vernaculaire sont en plusieurs points marquées par l'état des débats publics dans chacune des deux langues étudiées" (p. 312). Le lecteur est un peu surpris de cette affirmation, dont on ne voit pas très bien sur quelle base elle repose. Aucune question ne concerne en effet le discours public dans le questionnaire écrit, et les données conversationnelles ne se réfèrent pas aux discours des "spécialistes".

Dans cette seconde partie, deux types de données empiriques sont analysées: des entretiens sociolinguistiques et des questionnaires écrits. Ceux-ci ont été réalisés à Neuchâtel pour la partie francophone et à Berne pour le domaine germanophone. Les entretiens de groupe, qui visent au recueil de données qualitatives, ont été réalisés auprès de 46 participants; les questionnaires écrits sont au nombre de 270 et vont permettre de donner des résultats chiffrés. Pour cette partie, on regrettera que les outils de la statistique n'aient pas été davantage exploités, ce qui aurait permis de mettre davantage en évidence la (non)-pertinence de paramètres tels que l'âge ou le sexe du locuteur, le lien éventuel entre connaissance des formes et leur évaluation positive ou négative ou encore la comparaison de certaines formes entre elles. Néanmoins, les données chiffrées apportées par l'auteur à la suite de son enquête sont, à bien des égards, intéressantes et éclairent les attitudes et représentations des Suisses sur la féminisation des noms.

Les entretiens de groupe ont été essentiellement réalisés sur la base de déclencheurs: des formes ont été proposées aux sujets, qui devaient évaluer la connaissance qu'ils en ont ou juger de sa pertinence. Pour cette partie de l'ouvrage, on soulignera l'effort de transcription de certains extraits des entrevues, qui étayaient l'analyse de l'auteur. On saluera aussi la traduction en français de passages d'entrevues réalisées à Berne, généralement en dialecte, alors que les nombreuses citations en allemand tout au long de la première partie de l'ouvrage n'étaient pas traduites, ce qui est très préjudiciable pour le lecteur ne maîtrisant pas l'allemand.

Dans son enquête, Daniel Elmiger a tenté de choisir des termes qui permettaient, dans la mesure du possible, une comparaison entre le français et l'allemand. L'hypothèse de l'auteur est que la féminisation du lexique en

allemand pose peu de problèmes, comparativement au français, ce que semble montrer aussi bien les résultats des entretiens que ceux du questionnaire.

La conclusion que formule l'auteur, au terme de son enquête, est que le choix des locuteurs se porte vers une forme féminine pour désigner des femmes, l'habitude jouant un grand rôle dans le choix de la forme. Des bémols sont à apporter à ce choix, qu'Elmiger met bien en évidence.

On notera néanmoins l'analyse qui est faite du terme *professeur*: proposer la forme apocopée *une prof* biaise l'enquête et il nous semble qu'on ne peut en tirer aucune conclusion en ce qui concerne la féminisation. Il aurait à tout le moins fallu également présenter la variante apocopée au masculin *un bon prof*.

Outre la connaissance et l'évaluation des formes féminisées, Elmiger interroge le fameux masculin générique: l'hypothèse de l'auteur est que le masculin générique est davantage évité en allemand qu'en français quand une autre forme est à la disposition du locuteur. L'auteur questionne notamment les variantes graphiques *citoyen(ne)s*, *citoyen-ne-s* et *citoyenNEs*. En ce qui concerne la forme préférée et celle qui plait le moins, on voit une nette divergence entre les données bernoises et neuchâteloises: la forme la mieux acceptée dans une région linguistique est celle qui est évaluée le plus négativement dans l'autre domaine. Ainsi, là où les germanophones préfèrent la graphie avec variante maj/min et cautionnent peu la forme avec parenthèses, on constate que c'est exactement l'inverse en région francophone où *citoyen(ne)s* reçoit la meilleure appréciation parmi les formes doubles, au détriment de *citoyenNEs*. Il est intéressant de noter, pour le français, que les formes avec traits d'union ne sont pas celles les mieux perçues par les personnes interrogées, alors même que ce sont celles-là qui sont préconisées par différents guides de féminisation.

Pour ce qui est de la double forme d'interpellation *citoyen citoyenne*, elle semble connotée négativement en français, perçue comme une volonté de flatter les femmes dans des discours politiques, alors qu'en allemand elle est davantage valorisée.

Elmiger interroge également des tournures telles *la politicienne la plus connue*, afin de voir si cette tournure fait référence à un ensemble de départ qui concerne des hommes et des femmes ou uniquement des femmes. Il fait de même pour des énoncés où le masculin pluriel est employé (*tous les citoyens*) ou seul le féminin (*une cinquantaine d'infirmières, dont quatre infirmiers*).

On citera encore, parmi les points mis en évidence dans ce chapitre, la différence d'appréciation, assez contrastée, qui apparaît entre les deux langues pour le masculin générique. En effet, en allemand, le masculin

générique ne peut se justifier par une règle grammaticale apprise à l'école, comme c'est le cas pour le français.

L'ouvrage s'achève sur un chapitre intitulé *Madame ou Mademoiselle?*, en référence à l'éternelle question ressentie par bien des femmes comme discriminatoire. En effet, cette distinction, qui renvoie à l'état civil des femmes, n'a pas d'équivalent dans la langue pour désigner les hommes, où *monsieur* ne s'oppose à un autre terme référant au célibat des hommes.

Dans les deux langues, *mademoiselle* / *Fräulein* font l'objet d'évaluations différenciées: alors qu'à Neuchâtel, l'utilisation de *Mademoiselle* est peu remise en question, le terme *Fräulein* semble bien appartenir au passé en allemand. Dans les questionnaires, seuls 3.6% des Alémaniques considèrent qu'il est acceptable d'utiliser *Fräulein* pour désigner toute femme non mariée, contre 20% des Romands. Ce chiffre étonnera tout de même, quand on sait que c'est ce critère de célibat qui est régulièrement mis en avant pour justifier l'utilisation de *Mademoiselle*. Aujourd'hui, ce critère semble être fortement concurrencé par celui de l'âge. A la question de savoir comment réagirait une jeune femme de 18 ans si on l'appelait *Mademoiselle*, l'écart entre les deux communautés linguistiques se creuse: seulement 20.1% des participants germanophones pensent que la jeune femme réagira positivement, contre 79.4% de francophones. Pour ce qui est de la réaction inverse, ils sont 58.2% de Bernois à croire que la réaction de la jeune femme sera négative, contre 7.7% de Neuchâtelois. Les résultats sont clairs: là où *mademoiselle* est connoté positivement d'un point de vue pragmatique, *Fräulein* est perçu comme un terme stigmatisé, dont l'emploi semble problématique et qu'il vaut mieux éviter. Ainsi, l'enquête d'Elmiger permet d'apporter des données chiffrées qui valident ce que la littérature sur le sujet a développé depuis un certain temps déjà. C'est tout le mérite de cette deuxième partie de l'ouvrage.

Pour terminer, on déplorera les choix faits en ce qui concerne la présentation des références bibliographiques: réparties dans sept catégories à la fin de l'ouvrage, il est souvent laborieux pour le lecteur de trouver la référence complète qu'il recherche.

**Anne Dister**

Université catholique de Louvain  
anne.dister@uclouvain.be





# Compte rendu

**Gollut, J.-D. (2008).**

***Le sens du style.***

**Lausanne: Editions Antipodes**

A travers une sélection de dix articles, *Le sens du style* offre un panorama des recherches menées, du début des années quatre-vingt à nos jours, par Jean-Daniel Gollut. L'avant-propos de l'ouvrage, cosigné par Jean-Michel Adam et Joël Zufferey, permet de deviner l'homme derrière le maître d'enseignement et de recherche. Témoignant de l'estime et de la reconnaissance d'anciens collègues pour un jeune retraité, cet avant-propos retrace la carrière de Jean-Daniel Gollut qui aura "*assuré, pour une part essentielle, le dialogue entre littéraires et linguistes*" à l'Université de Lausanne. Si on reconnaît à Jean-Daniel Gollut un rôle de médiateur interdisciplinaire, c'est que son travail, à l'image de son parcours universitaire et scientifique, s'est lui-même développé à la croisée de la littérature et de la linguistique.

Dans la continuité de ses études de littérature à l'Université de Genève – où il a suivi, entre autres, les cours magistraux de Jean Starobinski – Jean-Daniel Gollut conçoit le projet d'une thèse portant sur le récit de rêve, dirigée par Jean Rousset, et dont la soutenance a lieu en 1991. Plutôt que d'investir une herméneutique des rêves, laissant en cela "*au psychologue l'interprétation des contenus*" (Gollut, 1993: 11), le chercheur s'atèle à l'étude des *formes* de la narration onirique. L'observation des aspects formels propres aux récits oniriques, tâche exigeante et d'autant plus complexe qu'elle représente alors une voie relativement nouvelle, nécessite une perspective méthodologique particulière. C'est en opérant une jonction entre les champs de la poétique et de la linguistique que le jeune chercheur d'alors forge ses outils d'observation, de compréhension et d'analyse. Inspiré tout à la fois par les travaux de narratologie de Gérard Genette, par la théorie de l'énonciation d'Emile Benveniste, et par les recherches développées à Lausanne par Jean-Michel Adam, Jean-Daniel Gollut parvient à concevoir une approche qui doit lui permettre d'embrasser la structure particulière des récits oniriques. Ce faisant, il trouve une alternative à la linguistique traditionnelle, dont l'approche descriptive "microscopique" des structures phrastiques ne saurait convenir à saisir les fonctionnements formels des récits de rêve dans leur intégralité. Rétrospectivement, on sait aujourd'hui quelle importance cette approche originale aura sur la suite des travaux de Jean-Daniel Gollut. A ce titre, la succession des trois parties de *Sens du style* représente davantage qu'une simple répartition thématique: elle reflète également un cheminement

intellectuel qui aura entre autres mené son auteur de l'analyse formelle du *récit de rêve* (partie I) à celle des rapports entre *énonciation et littérature* (partie II), ainsi qu'à des recherches portant sur *la construction référentielle dans le roman* (partie III).

Reflétant l'importance que les analyses des structures du récit onirique ont eue sur la suite des travaux de Jean-Daniel Gollut, les cinq articles constituant la première partie du recueil, "*le récit de rêve*", s'étendent sur la moitié de l'ouvrage.

Dans le premier et le plus ancien d'entre eux (il est publié en 1982) "*Des rêves à foison de R. Queneau: un exercice de style?*", l'auteur s'intéresse à un ensemble de textes qui *imitent* des récits de rêve. Le subterfuge mimétique est dévoilé par Raymond Queneau lui-même, dans la note finale aux quatorze pièces des *Cahiers du chemin* (Queneau, 1973: 11-14):

"Naturellement aucun de ces rêves n'est vrai, non plus qu'inventé. Il s'agit simplement de menus incidents de la vie éveillée. Un minime effort de rhétorique m'a semblé suffire pour leur donner un aspect onirique".

A la manière de la technique du trompe-l'œil, qui ne trouve sa véritable valeur qu'une fois perçue en tant que telle, le "*minime effort de rhétorique*" explicité par Queneau incite à observer, non plus les contenus de ces rêves (qui n'en sont donc pas), mais plutôt le dispositif qui permet de les lire comme des récits oniriques. C'est donc, en toute logique, vers la reconnaissance des aspects formels de ces récits que se déplace l'attention de Jean-Daniel Gollut: s'en suit, dans ce premier article, une revue de l'infrastructure grammaticale et stylistique du modèle pseudo-oniriste imaginé par Queneau.

Avec le deuxième article de cette partie, "*L'énonciation du récit de rêve*" (1987), Jean-Daniel Gollut constate dans un premier temps que les romanciers ont pour constance de laisser l'énonciation des rêves à ceux qui l'ont fait. Ceci est bien sûr dû au fait que le rêve n'existe "*que dans le récit qui l'élabore*" (p. 31). Or cette existence forcément *narrative* et *personnelle* implique qu'un rapport intime entre le *moi éveillé* et le *vécu du moi endormi* soit perceptible à travers le récit. C'est donc en observant que le *moi éveillé* occupe la place du *sujet de l'énonciation*, et qu'au *moi endormi* échoit celle de *sujet de l'énoncé* que Jean-Daniel Gollut jette les bases d'une approche énonciative des récits oniriques. Cette approche se développe de manière méthodique: après la mise en évidence de certaines régularités dans les attitudes des narrateurs de rêve – parmi lesquelles se retrouve une prédilection certaine pour les commentaires métanarratifs – l'auteur se penche sur *l'appareil formel de l'énonciation*, et approfondit plus exactement les aspects touchant à la *modalisation* et à *l'inscription de la personne* dans le récit de son rêve.

Le troisième article consacré aux récits de rêve, "Sujet du discours et discours du sujet: l'identité personnelle dans le récit de rêve" (2002), pose l'équivocité de la relation du sujet à lui-même lorsqu'il s'agit de narrer ses propres songes. S'agissant de décrire le rapport ambigu existant entre le narrateur éveillé et son autre nocturne – le rêveur – l'acuité scientifique du chercheur prend un tour quasi-poétique (p. 51):

"Sous la permanence de l'indice personnel, qui semble garantir l'identité subjective, se répartissent en effet différentes positions ou statuts du sujet: Il y a le JE qui raconte le rêve; il y a le JE qui a fait le rêve; il y a le JE qui, dans le rêve, figure en tant qu'acteur ou témoin. De sorte que la structure énonciative complète est la suivante:

Je raconte que

J'ai rêvé que

J'étais...

"

Au fil de ces pages écrites dans le sillage d'un discours dont l'hétérogénéité est tout autant d'ordre sémantique qu'ontologique, la rigueur du chercheur assure que l'on ne perde pied. En pointant que seule l'interprétation peut pallier l'impermanence et "l'effondrement du sentiment d'identité" (p. 60) dans les dispositifs d'énonciation onirique, Jean-Daniel Gollut explicite *in fine*, dans cet article, les moyens donnés au sujet pour "se réapproprier cette expérience dans laquelle, le temps de la raconter, il avait pu se croire aliéné" (idem).

A l'endroit du quatrième article, "Songes de la littérature épique et romanesque en ancien français: aspects de la narration" (2007), l'auteur entreprend cette fois d'analyser le récit onirique à travers certaines œuvres issues de la littérature médiévale. S'appuyant sur ce corpus particulier, Jean-Daniel Gollut illustre le fait que le statut sémiologique du rêve, de même que ses conditions phénoménologiques et que ses modes de représentation, évoluent d'une époque à l'autre. Néanmoins, en lisant des récits médiévaux de songes, on sera frappé d'observer à la suite du chercheur que cette période voit s'installer une forme particulière de narration dont certains traits caractéristiques perdurent jusqu'à nos jours.

Avec le cinquième et dernier article de la partie consacrée aux récits de rêve, "La mise en texte" (1993), Jean-Daniel Gollut interroge dans un premier temps le statut même de "texte" d'un échantillon de "cas-limites" des récits oniriques (tirés de Paul Valéry ou de Georges Perec). A partir de ces extraits, il développe une réflexion portant sur les conditions suivant lesquelles la conscience accède au contenu des rêves, avant d'analyser enfin le fonctionnement et la textualisation de la conquête opérée par le *moi vigile* sur l'expérience du *moi nocturne*.

Après avoir mis à profit les théories de l'énonciation pour développer ses travaux sur les récits de rêves, Jean-Daniel Gollut s'est attelé à exploiter ces mêmes théories pour approcher d'autres textes littéraires. La deuxième partie

de l'ouvrage offre ainsi, avec les sixième et septième articles, un éclairage sur ce développement des recherches de l'auteur.

Avec "La parole vive: remarque sur l'énonciation du poème lyrique" (1991), Jean-Daniel Gollut reprend donc les avancées d'Emile Benveniste grâce auxquelles il clarifie cette fois les dispositifs énonciatifs propres aux poèmes lyriques. En s'intéressant spécifiquement au fonctionnement des déictiques et des embrayeurs dans ces poèmes, l'auteur observe que ce genre poétique tend à s'appuyer sur l'appareil référentiel d'un discours en situation, mais qu'il n'offre en revanche généralement pas de possibilité de saisir objectivement les conditions de cette énonciation. Comme le relève Jean-Daniel Gollut lui-même, ce constat avait déjà été avancé en d'autres termes par Jean Cohen: "Le poème est écrit, mais il feint d'être parlé." (Cohen, 1966: 159). Mais l'auteur va plus loin: considérant que les poèmes lyriques se manifestent suivant un même *régime énonciatif*, il interroge ensuite les effets de ce régime sur leur lecture et leur interprétation. Jean-Daniel Gollut offre également, ce faisant, un outil de compréhension à la mesure de la complexité de textes "résistants", qu'il considère finalement comme des *paroles* produites par un "je" ne renvoyant plus en particulier à qui que ce soit.

Cette même notion de *parole* se retrouve au centre de la problématique du deuxième article de la partie consacrée à l'énonciation dans la littérature. Dans "Une parole sous condition (Molière, *Dom Juan*, I, 2)" (1996), Jean-Daniel Gollut s'inscrit dans la logique des tentatives d'intégration des deux champs de recherche spécialisés dans l'étude du dialogue (à savoir, l'analyse du discours, cherchant à construire un modèle de la *structure dialogale*, et la psychologie de la communication, s'occupant des enjeux et des stratégies de l'interaction verbale). A partir d'un extrait du *Dom Juan* de Molière, l'auteur s'attèle plus exactement à saisir les rapports existant entre "*les contraintes sociologiques et psychologiques de la situation dialogale*" et "*certain aspects du schéma d'interaction, de la structure des échanges et de l'énonciation*" (p. 119).

La troisième et dernière partie de *Sens du style* explore, à travers trois articles, la construction référentielle dans le roman. Dans le premier d'entre eux, "*Le libera: un fait de style, les noms de personne*", le lecteur découvrira ou retrouvera une réflexion développée par Jean-Daniel Gollut en 2002 à partir du roman-poème "Le Libera" de Robert Pinget (1968). Ce roman a la particularité de réunir pas moins que deux mille noms de personnes – ce qui représente une dizaine d'occurrences par page: il n'en fallait pas autant pour donner à Jean-Daniel Gollut l'envie d'observer et d'explicitier les implications d'un dispositif de dénomination si dense.

Dans le second article de cette dernière partie, c'est vers *La comédie humaine* que se dirige l'attention du chercheur. Comme son titre le laisse entendre, "Un dilemme communicatif: retour des personnages et désignation dans *La*

*comédie humaine*" (2004) se penche sur le retour cyclique des personnages dans les différents romans d'Honoré de Balzac. Plus exactement, Jean-Daniel Gollut cherche ici à définir la *gestion communicative* de ces réapparitions, ou du *mode de réintroduction* de ces personnages.

A travers l'ultime article de l'ouvrage, "La référence en début de texte: *Salammbô*" (2004), Jean-Daniel Gollut se propose d'atteindre deux objectifs. Le premier concerne plus directement le texte de Gustave Flaubert; il s'agit de "mettre en évidence certains aspects de la gestion communicative" (p. 170) de l'incipit de *Salammbô*. Le deuxième renvoie à la question des approches linguistiques des textes littéraires. En effet, dans la foulée, Jean-Daniel Gollut entend "plaider pour une pleine intégration de la problématique référentielle parmi les questions pertinentes de l'étude linguistique des textes littéraires" (*idem*). On remarquera au passage la justesse du ton qui caractérise l'esprit d'ensemble des contributions de ce chercheur. Mais encore, à travers ce programme de recherche, c'est ni plus ni moins qu'une véritable reproblématisation des rapports entre linguistique et littérature qui est proposée ici dans un cadre élargi.

Au final, *Le sens du style* est un ouvrage qui convainc certes par la qualité de son contenu, mais aussi par celle de sa forme. Page après page, la capacité de Jean-Daniel Gollut à créer des contenus dignes d'intérêt à partir d'une approche énonciative des formes littéraires, le bonheur de ses propres formulations ainsi que la prudence avec laquelle il construit ses réflexions assurent un moment de lecture aussi agréable qu'éclairant. Parce que *Le sens du style* développe des propos exigeants tout en parvenant à les rendre profondément intelligibles, cet ouvrage aura à n'en pas douter de quoi séduire et nourrir une large gamme de lecteurs – linguistes et littéraires – des plus amateurs aux plus exigeants.

### **Yann Vuillet**

Université de Genève  
FPSE  
yann.vuillet@unige.ch

## **Bibliographie**

- Cohen, J. (1966): *Structure du langage poétique*. Paris (Flammarion).
- Gollut, J.-D. (1993): *Conter les rêves: la narration de l'expérience onirique dans les œuvres de la modernité*. Paris (José Corti).
- Queneau, R. (1973): *Des récits de rêve à foison*. *Les cahiers du chemin*, 19, 11-14. Rééd. In: R. Queneau (1981), *Contes et propos*. Paris (Gallimard).



# Compte rendu

**Kerbrat-Orecchioni, C. & Traverso, V. (éds.) (2008).**

***Les interactions en site commercial. Invariants et variations.***

**Lyon: ENS Éditions.**

L'ouvrage s'inscrit dans la tradition de recherche qui étudie les rencontres de service, développée notamment en analyse du discours. Il s'ouvre par un article intitulé *Présentation* (pp. 7-42), dans lequel les éditrices dressent l'état de l'art sur les interactions de service, pour ensuite annoncer brièvement les contenus des contributions réunies. L'objet des études rassemblées dans l'ouvrage est l'interaction "en site commercial", terme que les auteures préfèrent à celui (plus courant) de "rencontres de service" (*service encounters*).

De prime abord, cette terminologie est la bienvenue dans la mesure où elle semble vouloir prendre en compte les différents échanges interactionnels observables (entre clients, entre employés, etc.) dans un site commercial. Cependant, les auteures l'utilisent expressément pour désigner "des situations où se trouvent mis en présence, dans un site prévu à cet effet, des individus qui endossent les deux rôles complémentaires de vendeur et de client, et où s'effectue l'échange d'un produit quelconque [...]" (p. 12). On peut dès lors s'interroger sur les raisons qui ont poussé les auteures à choisir un nouveau terme pour un objet d'étude déjà bien ancré dans la recherche antérieure. Bien évidemment, ceci n'enlève rien à l'intérêt que cette publication représente pour l'étude des rencontres de service.

L'état de l'art développé aux pages 12-15 contient les références majeures dans les domaines sociologique et linguistique (Goffman, Ventola, Aston, Lindenfeld, etc.) et il est précieux surtout grâce aux nombreuses références à la recherche francophone. Dans cette partie de la présentation, le lecteur sera toutefois surpris de quelques absences notables, par exemple les travaux pionniers sur l'échange de biens et de dons en anthropologie (Malinowski, 1922; Mauss, 1923/1924); il manque aussi des références à des travaux développés en linguistique, dont nous ne citerons que Mitchell (1957) sur les interactions de vente dans un marché libyen, les travaux émanant de l'interactionnisme symbolique (p.ex. Prus & Dawson, 1991 et d'autres articles de Robert Prus), ainsi que le travail de Clark & Pinch (1995) sur les interactions de service dans les marchés publics en Angleterre, basé sur un corpus de données vidéo. Malgré ces quelques oublis, l'article d'ouverture offre une introduction fort utile à l'étude des "interactions en site commercial" et aux questions d'analyse particulièrement chères aux auteures et qui



concernent l'organisation des cadres de participation lors d'une rencontre de service et la relation qui s'établit entre le client et le vendeur.

Les huit articles qui suivent ont été regroupés dans deux sections: la première, intitulée *Éclairages* (pp. 43-177), réunit quatre articles traitant de phénomènes généraux et récurrents que l'on observe dans ce type spécifique d'interaction. La deuxième partie porte le titre *Variations et comparaisons* (pp. 177-303) et rassemble quatre contributions se focalisant, dans une perspective comparative, sur les diversités (linguistiques, culturelles, actionnelles, etc.) identifiables dans les données.

Le premier article analytique est signé de Véronique Traverso et s'intitule *Cadres, espaces, objets et multimodalité* (pp. 45-76). L'auteure se propose d'analyser la structure globale des rencontres de service qui se sont déroulées dans une boulangerie. Pour ce faire, elle introduit de nouveaux concepts d'analyse qui lui permettent par exemple de distinguer ce qu'elle appelle une phase d'"interaction latente" (commençant avec l'entrée d'un client dans la boulangerie) de l'"interaction focalisée" au sens goffmanien. L'utilité de cette distinction pourrait probablement être discutée: ainsi, les analystes adoptant une conception plus "séquentielle" de l'interaction risquent de reconnaître un *summons* dans la sonnette qui retentit à l'entrée d'un nouveau client et pourraient être amenés à l'interpréter comme un signal d'ouverture. Mais dans la perspective de l'auteure, la séquentialité n'explique pas tous les comportements interactionnels: Traverso identifie notamment des "actions [qui] ne sont pas dans une relation d'implication séquentielle" (p. 73), par exemple lorsqu'un client pose de l'argent sur le comptoir avant que la boulangère ait annoncé le prix. Les lecteurs apprécieront les réflexions intéressantes sur la manière dont la vendeuse gère plusieurs interactions parallèlement, par exemple lorsque l'interaction avec le "client suivant" démarre avant que celle avec le "client précédent" soit terminée. Ce phénomène, que l'auteure appelle "chevauchement constitutif" (p. 57), illustre le problème pratique (des acteurs, mais aussi des analystes) de reconnaître la fin d'une rencontre.

Laurent Filliettaz est l'auteur de l'article suivant, *La co-construction des requêtes. Le cas du service à la clientèle dans les grandes surfaces* (pp. 77-103). S'appuyant sur un corpus d'enregistrements audio effectués dans une grande surface, Filliettaz se penche sur une forme d'interaction spécifique. En effet, les requêtes adressées au personnel de vente se différencient des "interactions en site commercial" telles que les éditrices du volume les définissent, car elles possèdent un "caractère spatialement instable" (p. 80). Elles ne portent pas sur une transaction de biens immédiate (comme dans les petits commerces), mais sur la prestation d'un service et, surtout, les participants engagés dans ces interactions endossent des rôles qui dépassent ceux du "vendeur" et du "client". En adoptant l'approche modulaire du

discours propre à l' "école de Genève" – illustrée brièvement aux pages 82-83 – Laurent Filliettaz parvient à montrer les rapports étroits qui s'instaurent entre la manière de formuler / de répondre à une requête, l'identification des objectifs spécifiques de chacun des participants et des enjeux communs, la construction des identités sociales au cours de la requête et le rôle que joue ce que l'auteur appelle l' "univers de référence" (p. 87). Au moyen de deux études de cas, l'auteur illustre de façon convaincante comment ces différents niveaux s'articulent: ainsi, lorsqu'un client n'arrive pas à nommer l'objet sur lequel porte sa requête, il se rend reconnaissable comme un "non expert" en la matière, de même l'employée lorsqu'elle n'arrive pas à identifier l'objet en question (ex. 6, pp. 92-96). L'article de Filliettaz témoigne de l'intérêt que l'analyse des interactions de service présente pour la recherche linguistique en général: notamment, ses réflexions autour de la manière dont les objets présents dans les rayons sont utilisés par les participants comme des "objets de référence" (p.ex. à travers des gestes de pointage) pourrait alimenter le débat toujours actuel autour de la notion de "référence".

Dans *Les interactions en site commercial: des interactions "polies"* (pp. 105-137), Catherine Kerbrat-Orecchioni se concentre sur la manière dont les participants s'engagent dans des interactions réciproquement reconnaissables comme "polies". Elle emprunte à Stephen Levinson et à Penny Brown leur célèbre modèle d'analyse portant sur la théorie des faces et l'aménage en accompagnant les "face-threatening acts" du modèle original par des "face-flattering acts", déjà décrits dans les travaux antérieurs de l'auteure (pp. 107-110). Les marques de politesse – que l'auteure envisage comme des "lubrifiants" (p. 105) qui contribuent au déroulement de la transaction – sont particulièrement fréquents dans les phases d'ouverture et de clôture des échanges analysés, mais aussi dans les requêtes que les clients adressent aux vendeurs. Se focalisant surtout sur les échanges verbaux, l'auteure observe que les ouvertures sont majoritairement initiées par les commerçants et qu'elles ont un profil prosodique spécifique (p. 111); en revanche, les éléments constitutifs des clôtures sont les vœux ("Bonne journée"), les projets ("Au revoir") et les remerciements, dont l'occurrence n'est toutefois pas obligatoire (pp. 112-114). L'auteure se penche ensuite sur les indices de politesse présents dans les requêtes, sur les variantes des remerciements et sur deux actes moins fréquents dans le corpus étudié, à savoir le compliment et l'excuse. L'article se termine par une longue conclusion (pp. 126-135), dans laquelle l'auteure introduit diverses observations en lien avec le sujet traité, notamment sur la variation culturelle de la politesse.

*Les activités transactionnelles et les autres: l'hétérogénéité de l'interaction en site commercial* (pp. 139-177), tel est le titre de l'article que Marianne Doury et Véronique Traverso consacrent aux séquences interactionnelles ne faisant pas partie de l'échange transactionnel au sens strict. Les auteures empruntent

à Goffman, Brown, Lindenfeld et McCarthy la distinction entre aspects techniques (transactionnels) et non techniques (interactionnels, relationnels) de l'entretien de service (distinction qui en soi est déjà développée par Mitchell, 1957: 39). L'article analyse des données recueillies dans un commerce de presse de quartier et commence par une description des indices de "familiarité" dans les tours de parole des participants – s'exprimant de préférence dans les phases non transactionnelles de l'entretien (pp. 145-148). L'analyse des extraits montre que c'est souvent à travers des échanges non transactionnels que les participants opèrent des changements du cadre participatif (p.ex. par l'intégration d'un nouveau participant; ex. p. 149) et qu'il existe des formats d'interaction reconnaissables dès l'ouverture comme des échanges non transactionnels (pp. 151-157). Les auteures identifient ensuite des phénomènes récurrents dans les phases non transactionnelles de l'interaction, parmi lesquels nous retiendrons les nombreux glissements topicaux qui amènent les auteures à parler d'un échange "à bâtons rompus" (p. 157), ainsi que certaines formulations routinières, comme les questionnements sur la santé, la météo, le travail, mais aussi des expressions ludiques. La conclusion (pp. 173-175) dresse un bilan des principaux résultats des analyses et pose la question, fondamentale, relative à la généralisabilité des résultats: est-il légitime de généraliser des observations recueillies dans une seule boutique et de les ériger en exemples pour décrire l' "interaction en site commercial"?

L'article d'Isabelle Dumas, *Éléments pour une comparaison des interactions de commerce et de service* (pp. 181-216) inaugure la deuxième section du livre, consacrée aux *Variations et comparaisons*. L'objectif de l'auteure consiste à identifier des critères permettant de distinguer les rencontres de service des interactions de commerce, distinction qui au demeurant est "très confuse" même du point de vue des locuteurs (p. 182). Elle emprunte à Sandra Golopentia la notion d' "histoire conversationnelle", qui désigne l'ensemble des conversations s'étant déroulées entre deux locuteurs et dégage des échanges enregistrés des indices qui renvoient à des conversations antérieures ou même à des transactions antérieures (ce qui lui permet d'introduire la notion d' "histoire transactionnelle"; p. 184), ainsi que les marques projetant des interactions futures (pp. 188-189). A travers l'analyse de quatre phénomènes spécifiques – les ouvertures de la rencontre, les clôtures, les requêtes et les remerciements – l'auteure arrive à identifier les rencontres de service comme celles qui contiennent peu de références à l'histoire conversationnelle, alors que dans les interactions de commerce les participants font plus fréquemment référence à des rencontres passées ou futures.

Marie-Cécile Lorenzo-Basson est l'auteure de l'article intitulé *La vente à domicile: une interaction de commerce qui ne dit pas son nom* (pp. 217-251).

L'auteure y analyse les pratiques interactionnelles qu'un vendeur ambulant d'encyclopédies met en œuvre lorsqu'il entre en interaction avec ses clients potentiels sur le palier de leur porte. S'appuyant sur l'approche dite de l'analyse du discours en interaction, l'auteure analyse tout d'abord les séquences d'ouverture qui caractérisent ce type d'entretien et identifie des phénomènes récurrents dans le discours du vendeur (p.ex. les excuses, certains marqueurs de politesse etc.). Le problème pratique auquel le vendeur se voit confronté consiste à arriver à entrer dans l'appartement du client potentiel et à transformer ce qu'il a présenté comme "une petite enquête" en une proposition de vente. L'auteure illustre ensuite par de nombreux extraits les différentes étapes que les participants franchissent (et dont fait partie la "petite enquête"), avant que le vendeur oriente l'attention commune sur l'encyclopédie qu'il propose en vente. Dans la conclusion, l'auteure souligne la différence principale entre les rencontres en site commercial et ce type de vente: en effet, si dans le premier cas les rôles respectifs des participants sont établis par des moyens plutôt simples, la constitution du rôle de "vendeur" et de celui de "client" s'avère beaucoup plus complexe (et donc plus longue) dans le cas des ventes spontanées à domicile.

Neijete Hmed est l'auteure de la contribution suivante, *Analyse comparative d'interactions dans des petits commerces français, tunisien et franco-maghrébin* (pp. 253-276). L'article essaie de répondre à deux questions, portant d'une part sur les éléments communs dans les rencontres de commerce telles qu'elles sont observables dans les communautés mentionnées dans le titre de l'article, et d'autre part sur les différences qui émergent de l'analyse des données. En guise de réponse à ces questions, l'auteure propose une analyse quantitative, en comptant et en classifiant les différentes formes de requête et les termes d'adresse que les locuteurs utilisent. L'auteure se livre ensuite à des réflexions autour de la conception de l'acte de la requête en France et en Tunisie, tout en mobilisant avec Wierzbicka la notion d'*ethos* pour expliquer les différentes pratiques conversationnelles observées.

L'ouvrage se clôt avec l'article de Rosina Márquez Reiter & Miranda Stewart, *Les interactions en site commercial à Montevideo et Édimbourg: "engagement" et "considération envers autrui"* (pp. 277-303) proposant une "étude de pragmatique contrastive" (p. 277) sur la base de données recueillies à travers une "simulation d'achat" (p. 280). La présentation du cadre général (pp. 278-279) dresse un bon état de l'art, notamment pour ce qui est de la recherche spécifique aux communautés de Montevideo et d'Édimbourg. En suivant Deborah Tannen, l'objectif de l'article consiste à décrire les techniques d'*involvement* et de *considerateness* dans le discours des vendeurs, autrement dit les "stratégies" qui permettent au locuteur de se rapprocher de son vis-à-vis (*involvement*) et celles qui lui permettent de maintenir une

distance (*considerateness*). Parmi les techniques d'*involvement*, les auteures identifient, entre autres, des comportements "proactifs" (p. 283), le recours à des informations personnelles sur les vendeurs, l'emploi d'expressions vernaculaires et le recours à la plaisanterie, alors que les techniques de *considerateness* seraient nettement moins fréquentes.

Dans l'ensemble, l'ouvrage constitue une bonne introduction à la recherche sur les "interactions en site commercial", surtout pour ce qui concerne le domaine francophone. Il est possible de dégager quelques thématiques générales qui semblent préoccuper de façon prioritaire les auteurs des différentes contributions: ainsi, la formulation des requêtes de la part des clients, l'organisation des ouvertures et des clôtures, les marqueurs de politesse, les alternances entre phases transactionnelles et phases relationnelles sont perçues comme constitutives des rencontres dans les commerces. Peut-être aurait-on pu tenir compte aussi d'autres formes d'interaction observables dans les petits et grands commerces. Ceci aurait sans doute permis de mieux justifier l'introduction du terme "interaction en site commercial" qui par ailleurs semble apte à accueillir les interactions se déroulant entre clients, entre employés ou, comme le montre la contribution de Neijete Hmed, les interactions de vente qui ne se déroulent pas dans un "site commercial classique. Nous remarquerons enfin que la première partie de l'ouvrage (intitulée *Éclairages*, pp. 43-177) apparaît beaucoup plus diversifiée que la deuxième – tant par rapport aux thèmes abordés qu'au niveau des théories et méthodes mobilisées. On retiendra dans cette partie surtout les excellentes contributions de Véronique Traverso et de Laurent Filliettaz. Il reste à espérer que le travail réalisé jusqu'ici stimulera les auteurs et les éditrices à poursuivre leurs recherches dans ce champ, afin d'approfondir les observations intéressantes rassemblées dans cet ouvrage.

**Elwys De Stefani**

Université de Berne

destefani@rom.unibe.ch

## Bibliographie

- Clark, C. & Pinch, T. (1995): *The hard sell. The language and lessons of "street-wise" marketing.* London (Harper Collins).
- Malinowski, B. (1922): *Argonauts of the Western Pacific. An account of native enterprise and adventure in the archipelagoes of Malenesian New Guinea.* London (George Routledge).
- Mauss, M. (1923/1924): *Essai sur le don. Forme et raison de l'échange dans les sociétés primitives.* *Année Sociologique*, 1, 30-186.
- Mitchell, T. F. (1957): *The language of buying and selling in Cyrenaica. A situational statement.* *Hesperis*, 44, 31-71.
- Prus, R. & Dawson, L. (1991): *Shop 'till you drop. Shopping as recreational and laborious activity.* *Canadian Journal of Sociology*, 16 (2), 145-161.



# Compte rendu

**Maurais, J., Dumont, P., Klinkenberg, J.-M., Maurer, B. & Chardenet, P. (éds.) (2008).**

***L'avenir du français.***

**Paris: Editions des archives contemporaines /  
Agence universitaire de la francophonie.**

*L'avenir du français* est un ouvrage collectif émanant du réseau "Sociolinguistique et dynamique des langues" de l'AUF (Agence universitaire de la Francophonie) et dirigé par un comité de rédaction (Maurais *et al.*) composé de cinq membres, tous fins connaisseurs des réalités et des institutions francophones. L'objectif général de ce livre est de "faire l' "état des lieux" du français dans le monde au début du XXI<sup>ème</sup> siècle" et de présenter "les scénarios les plus réalistes quant à son avenir dans les prochaines décennies" (p. 4). Proche par certains aspects du rapport bisannuel sur l'état de la francophonie dans monde publié par le Haut Conseil de la Francophonie, *L'avenir du français* s'en distingue, notamment, par son projet de dépasser l'approche purement descriptive pour amorcer une analyse des tendances qui déterminent l'évolution actuelle de la situation du français dans le monde, ainsi que par l'étendue des thématiques abordées. Pour dresser un bilan aussi complet que possible en un nombre de pages limité (282 p.), le comité de rédaction de l'ouvrage a choisi d'inviter des auteurs d'horizons disciplinaires et institutionnels variés à produire de courtes synthèses (quatre à cinq pages en moyenne) s'adressant prioritairement à des non-spécialistes, le but de l'ouvrage étant de rassembler l'information nécessaire au travail des "décideurs" politiques, économiques et sociaux (pp. 4-5). Au total, ce sont plus de quarante contributions qui sont ainsi rassemblées.

La table des matières de l'ouvrage distingue quatre parties ("L'état des lieux", "L'enseignement du français", "La modernisation du français", "Perspectives d'avenir"), tandis que l'introduction du livre propose un découpage quelque peu différent ("bilans historiques et géographiques", "perspectives transversales / vues d'ensemble relatives à des grands domaines", "prospective"). En définitive, la plupart des contributions peuvent être rapportées à deux parties de taille plus ou moins équivalente: elles proposent soit un état des lieux relatif à un aspect particulier de la situation du français, soit une réflexion sur son avenir dans différentes zones géographiques ou dans différents domaines d'activité.

Après une préface signée par Abdou Diouf, Secrétaire général de l'OIF (Organisation internationale de la Francophonie), soulignant fort à propos que



*L'avenir du français* n'est pas "un nouvel hymne incantatoire célébrant les valeurs éternelles d'une langue universelle", l'ouvrage s'ouvre sur trois articles proposant une série de balises conceptuelles et historiques (Klinkenberg & Cerquiglini) et sur un premier tableau général de la situation du français dans les pays de la francophonie (Chaudenson).

Suivent alors une série de contributions proposant effectivement un état des lieux au sujet de la place du français dans différents espaces sociaux et institutionnels. Ainsi, dans les articles de cette partie, les auteurs:

- décrivent le statut du français dans les organisations internationales (Wolff), sa place dans les nouvelles technologies (Maurais *et al.*) ou le rapport que les jeunes générations entretiennent avec cette langue (de Féral & Jetchev);
- dressent le bilan du travail des institutions de diffusion du français (De Raymond), de leurs efforts de coopération tant interne (entre institutions / pays francophones; Garsou) qu'externe (avec les autres aires linguistiques; Calvet), des différents programmes politiques de francisation (Varela) et de promotion de la diversité culturelle (Beaudoin) ou encore de l'évolution du discours des instances officielles de la Francophonie (Maurer);
- discutent le poids relatif du français et de la francophonie dans les domaines de l'économie (Grin & Gazzola), de la politique (Laponce), du travail (Bouchard) et de la science (Hamel & Gingras).

En marge de ces contributions principalement descriptives, la première partie comprend également plusieurs articles examinant les questions et les enjeux relatifs à l'émergence de normes nationales du français (Moreau), à l'enseignement du français dans différents espaces (Daff, de Pietro & Cuq), ou aux politiques d'intervention sur l'usage (Klinkenberg & Blampain) et les représentations de la langue (Maurer).

Dans la partie prospective de l'ouvrage, une première série d'articles porte sur des thèmes particuliers – la diversification du français (Pierre Dumont), le poids démographique des francophones (Marcoux), les possibilités et les enjeux d'une promotion concertée du français et des autres langues romanes (Klinkenberg) – avant que ne soient proposées des réflexions sur l'avenir du français dans différents espaces géographiques – l'Europe (Truchot), l'Amérique du Nord (Dubois, Maurais & Paillé), l'Afrique subsaharienne (Moussirou-Mouyama), l'Asie (Weissberg), l'Océanie (Wauthion), l'Amérique centrale et la Caraïbe (Dahlet), le Machrek (Abou), le Maghreb (Boukous), l'Océan indien (Tirvassen), l'Amérique du Sud (Chardenet & Chaves da Cunha). Ensuite, cinq auteurs tentent de cerner le regard porté sur le français à l'extérieur du monde francophone, et de saisir les relations entre la Francophonie et les autres espaces où se déploient certaines des langues les

plus importantes sur le plan international (Phillipson, Hamel, Benzakour, Pimenta Gonçalves & Klovov, respectivement pour les points de vue anglophone, hispanophone, arabophone, lusophone et russophone). Enfin, le comité de rédaction conclut l'ouvrage par une contribution plus substantielle visant à s'appuyer sur les analyses présentées dans l'ouvrage pour proposer des pistes d'action concrète pour la diffusion du français.

Il ne saurait évidemment être question ici de résumer les informations nombreuses et variées – observations diverses, données chiffrées, mentions de dispositions légales, analyses d'évolutions historiques, etc. – présentées et discutées dans *L'avenir du français*. Je propose en revanche de dégager dans ce qui suit quelques idées force qui me paraissent contribuer à la pertinence et à l'originalité de cet ouvrage.

Il apparaît clairement, à travers plusieurs contributions de ce volume, que l'avenir du français passe par l'abandon des "politiques défensives pour le français" (Garsou, p. 36) – abandon qui a déjà été amorcé – et par la mise en place d'une politique non équivoque de promotion a) de la diversité du français (Dumont, pp. 146-148), b) du plurilinguisme au sein de l'espace francophone, en particulier dans l'enseignement (Daff & de Pietro), et c) du partenariat entre le français et les langues avec lesquelles il coexiste tant dans les pays francophones (Daff, p. 109) qu'à l'échelle internationale (Wolff, p. 28; Klinkenberg, p. 161).

Cet objectif ne peut reposer que sur un projet politique plus vaste que seule la France est en mesure de porter dans la Francophonie. Comme plusieurs auteurs le rappellent à bon escient, une des spécificités – et sans doute une des faiblesses – de la Francophonie est le poids que la France y occupe, tant en termes démographiques que politiques, alors que "dans les autres grands blocs d'États soudés par une langue européenne, l'ancienne métropole est devenue très minoritaire" (Klinkenberg, p. 11). S'il me paraît excessif d'affirmer que "le français est *hypothéqué* par le poids historique, culturel, économique, politique et démographique du pays qui l'a le premier façonné" (Pimenta Gonçalves, p. 247, je souligne), il est clair en revanche que "la situation du français continue à être étroitement liée à l'influence de la France dans le monde" (Maurais *et al.*, p. 258).

Or, en ce qui concerne la question de la promotion de la diversité linguistique et du plurilinguisme, force est de constater que la position de la Francophonie est rendue peu crédible par la politique à géométrie variable de la France, peu encline à rendre cette promotion efficace à l'intérieur de ses frontières ou dans les anciennes colonies, et par le fait que les efforts de la France en ce sens semblent avant tout viser à préserver ses intérêts dans les institutions internationales (Maurer, p. 85; Phillipson, p. 232; Hamel, p. 240). Au-delà de ses propres contradictions et ambivalences, le rôle central de la France au sein de la Francophonie est rendu plus difficile aujourd'hui par divers facteurs,

dont son intégration à l'intérieur de l'Europe, la crainte de mener des politiques apparaissant comme impérialistes, la nécessaire coordination avec les pays francophones et avec les pays partenaires, etc. (Maurais *et al.*, pp. 47, 258-260).

Si la place de la France dans la Francophonie est donc prépondérante, un autre enseignement que l'on peut tirer de l'ouvrage concerne l'importance tout aussi significative de l'Afrique (subsaharienne principalement). En effet, Marcoux (pp. 155-158) montre bien que c'est dans cette région que se joue l'avenir démographique de la francophonie. Le développement économique des pays francophones d'Afrique sera donc déterminant pour le futur du français, du moins s'il s'accompagne d'une amélioration des systèmes éducatifs et, partant, d'une augmentation du nombre de locuteurs maîtrisant effectivement le français. Ces progrès attendus du niveau de formation en français dans les pays d'Afrique, mais aussi à Madagascar, aux Comores (Tirvassen, p. 214) ou en Haïti (Dahlet, 196) sont primordiaux pour rééquilibrer le rapport entre *status* et *corpus* (très défavorable au second dans ces régions; Chaudenson, pp. 19-23), comme le montre d'ailleurs très bien l'exemple libanais (Abou, p. 202). Pourtant, ce n'est pas vers ces pays de français langue seconde (FLS) que les efforts de développement et d'innovation sont déployés, étant donné que "la tendance est incontestablement à la prééminence du FLE [français langue étrangère] sur le FLS" (Cuq, p. 122). Ceci conduit Cuq à conclure par ce constat cinglant: "Incontestablement, le réservoir majeur de francophones potentiels appartient aux régions de FLS, mais ce sont elles qui disposent des enseignants les moins formés, des conditions d'enseignement les moins bonnes et du potentiel de recherche et d'innovation le plus faible" (p. 123).

La place actuelle du français par rapport à celle occupée par son éternel rival anglais est une autre question largement discutée à travers l'ouvrage. À cet égard, plusieurs contributions marquent une rupture par rapport au discours traditionnel sur la situation du français dans le monde: contrairement à des points de vue plus convenus, elles reconnaissent plus ou moins explicitement que la volonté de maintenir le français dans une position susceptible de concurrencer la nouvelle *lingua franca* n'a plus de sens, tant ces deux langues se situent aujourd'hui à deux niveaux distincts dans la hiérarchie des langues. Sur le plan historique, Cerquiglini rappelle combien l'universalité associée à la langue française aux siècles passés n'a rien à voir avec la mondialisation (géographique) et la globalisation (sociétale) actuelles de l'anglais (pp. 15-17). Dans ce sens, plusieurs auteurs montrent que dans de nombreux pays, le français a longtemps été et reste parfois avant tout une source de distinction, une langue des élites (voir de Féral & Jetchev, p. 77; Abou, p. 201; Pimenta Gonçalves, pp. 248-250).

L'enjeu n'est donc plus d'opposer l'anglais au français, mais de permettre à un ensemble de langues de coexister avec l'anglais dans différents domaines d'activité – d'où la nécessité de la promotion du plurilinguisme évoquée plus haut. Dans le domaine scientifique par exemple, une politique linguistique efficace dans le domaine des sciences ne peut être menée en opposant l'anglais aux langues nationales, mais plutôt comme le suggère Hamel (pp. 87-81), de s'appuyer sur une meilleure appropriation de l'anglais pour assurer la diffusion et la visibilité des travaux des chercheurs non anglophones et ainsi créer les conditions propices à un renforcement de la place de ces chercheurs et de leurs langues nationales.

Enfin, il est intéressant de noter que le bilan de la situation du français dans le monde est loin d'être sombre, une fois que l'on quitte la logique d'opposition binaire et de comparaison systématique avec l'anglais. Certes, il est des domaines ou des zones géographiques où le français a connu un déclin (p.ex. l'Argentine, voir Chardenet & Chaves da Cunha, p. 226). Cependant, il apparaît clairement que le français reste la deuxième langue de l'Europe, tant par le nombre de locuteurs parlant le français que par l'importance que les Européens accordent à cette langue (Truchot, p. 168). À bien des égards, le poids du français à l'échelle mondiale reste supérieur à celui de l'espagnol, malgré la proportion nettement plus élevée de locuteurs hispanophones (Hamel, p. 236). L'espagnol ne prédomine sur le français que dans des régions où il n'a clairement pas le même statut que ce dernier, comme aux États-Unis par exemple. Mais lorsque l'on compare la place du français dans l'enseignement aux États-Unis avec celles des autres véritables langues étrangères, on constate que celles et ceux qui étudient le français sont plus de deux fois plus nombreux que les personnes apprenant l'allemand ou l'italien (Dubois, Maurais & Paillé, pp. 176-177). De même, en Amérique centrale, le français est redevenu, selon Dahlet, une "langue convoitée", comme en atteste la hausse constante des inscriptions dans les Alliances françaises (p. 197), tandis que son prestige est croissant au Machrek (Abou, p. 201). En Acadie enfin, l'érosion progressive du nombre de francophones n'a pas empêché la consolidation de la place du français à travers le développement d'institutions et d'associations (Dubois, Maurais & Paillé, p. 175).

*L'avenir du français* est un ouvrage qui répond pleinement aux objectifs fixés par son comité de rédaction: à travers la lecture des nombreuses contributions, le lecteur peut acquérir une vision large et complète de la situation du français dans le monde et actualiser sa connaissance des réalités, des tendances et des orientations politiques relatives à l'avenir du français. De plus, les "décideurs" auxquels l'ouvrage s'adresse, disposent, grâce au dernier chapitre, de pistes d'action concrètes et intéressantes.

Si ce livre satisfera dès lors entièrement le public non spécialisé visé par les éditeurs, les lecteurs plus avertis pourraient en revanche connaître quelques

frustrations. Ils regretteront peut-être que les contributions soient si brèves et parfois trop peu articulées entre elles, ce qui conduit parfois à des redites et rend plus difficile la synthèse des enseignements principaux de l'ouvrage. La brièveté des articles implique que leur dimension d'analyse réelle soit parfois très restreinte et que la réflexion sur les liens entre les tendances constatées et les évolutions sociales et politiques en cours soit minimale. Sur le plan prospectif, on aurait ainsi apprécié que l'ouvrage prenne en compte les transformations contemporaines du rôle de l'État et leurs conséquences pour les politiques linguistiques ou encore qu'il analyse davantage les effets à venir de l'internationalisation croissante de secteurs d'activité clé pour l'évolution des langues, comme ceux du marché du travail ou de l'enseignement supérieur. Les pistes d'action sont elles aussi parfois exposées de façon trop rapide pour que l'on puisse réellement en saisir la portée ou les justifications (p.ex., la suggestion de valoriser de plus en plus "une variété de français d'audience internationale" (p. 265) au Canada francophone pour améliorer la maîtrise du français, constitue une façon trop rapide de trancher un débat complexe et ancien pour ne pas laisser perplexe). Dans le même sens, on garde un goût de trop peu lorsque sont listés des objectifs et des recommandations pour une politique linguistique du français, sans être accompagnés d'une analyse des conditions sociales, économiques et politiques qui pourraient rendre ces objectifs atteignables.

Au-delà de ces limites qui sont liées en définitive au projet même de l'ouvrage, la principale critique que l'on peut émettre concerne le fait de considérer l'importance d'assurer l'avenir du français, de développer le nombre de locuteurs francophones ou d'instaurer un "plurilinguisme mondial" (p. 265) comme allant de soi. Or, il me semble que l'on ne peut présupposer que les fondements de ces objectifs sont compris et admis par tous: qui a réellement intérêt, au fond, à voir le statut du français s'améliorer ou à ce que le nombre de francophones augmente? quels sont les enjeux qui justifient la volonté d'éviter l'omniprésence exclusive de l'anglais?

Alors que la demande d'apprentissage de l'anglais dès l'école primaire est croissante, au détriment des autres langues, plusieurs auteurs de *L'avenir du français* plaident pour une application réelle de la politique européenne visant à l'enseignement de deux langues européennes au moins. Mais comment appliquer une telle politique sans démontrer au préalable son bien-fondé, au-delà des discours politiquement corrects sur l'importance de la diversité linguistique? Face à la nécessité de s'intégrer dans une économie mondialisée, la protection de la diversité linguistique est pour les citoyens et les gouvernements ce que les préoccupations environnementales sont pour les industriels: nombreux sont ceux qui y adhèrent en principe, mais qui les considèrent comme secondaires par rapport aux impératifs de développement économique. Dans la mesure où les raisons de conserver une place pour

d'autres langues internationales à côté de l'anglais ne manquent pas, il est dommage de ne pas davantage les expliciter et les mettre en débat, sachant que les motivations et les intérêts des uns et des autres à cet égard ne sont pas nécessairement identiques. C'est à ce prix que l'on pourra faire partager par un plus grand nombre de locuteurs les préoccupations pour l'avenir du français.

**Philippe Hambye**

Université de Louvain

Institut Langage &amp; Communication

Centre de recherche Valibel – Variation et Discours

philippe.hambye@uclouvain.be



# Compte rendu

**Swanepoel, P. & Hoeken, H. (eds.) (2008).**  
***Adapting health communication to cultural needs.***  
***Optimizing documents in South-African health***  
***communication on HIV and AIDS.***  
**Amsterdam: John Benjamins.**

The threat of AIDS has been with us for more than 25 years now, and despite its being afflicted with taboos of many sorts, AIDS has been a very public disease in that awareness and prevention campaigns soon became a staple of the battle against the disease. Nowhere does AIDS take more toll than in Southern Africa, where the conditions for communication on AIDS and HIV are different from Western countries. Before this background, Piet Swanepool and Hans Hoeken have edited their book, which assembles nine chapters, written by 21 Dutch, South African and US experts in health communication. All contributions focus on optimizing the communication about HIV and AIDS, and most of them use South Africa and South African campaigns as illustration. They also take care to link classic or new approaches and theories in health communication with the cultural context of South Africa. Actually the intention to demonstrate the practical use of theory unites the chapters in the book more than the use of South African examples.

The first chapter, written by the editors, serves as introduction to the volume. The second chapter presents a framework for health promotion programs called Intervention Mapping. Madelief Bertens, Herman Schaalma, L. Kay Bartholomew and Bart van den Borne introduce this framework, which offers a chance to systematically plan and execute a health intervention program to change behavior. A special focus is placed on the cultural sensitivity of such programs. The steps are to assess the needs of the target group, specify the goals, choose the proper methods, develop and test the intervention materials, implement the program and finally to evaluate the success. Their illustration of the approach comes from a HIV prevention campaign addressed to Dutch women with a Caribbean background.

Gary Pettey and Richard Perloff depart from the observation that the messages of health campaigns are often counterbalanced by opposite messages that society and culture send to the target persons. In spite of this, the authors present social marketing and the diffusion model as promising approaches for AIDS prevention campaigns. They describe the opportunities of social marketing in Lazarsfeld's and Merton's classic terms of monopolization, canalization and supplementation as well as Kotler's and



Zaltman's more recent conceptualization. They then review the key concepts of diffusion. As a bottom-line to these approaches, the authors present four ways of how communication can change attitudes: accommodation, confrontation, emotional appeals, and the interpersonal approach. Accommodation refers to changing the determinants of attitudes. Confrontation highlights discrepancies between beliefs and behavior. Emotional appeals of course use emotions to change attitudes. And the interpersonal approach attempts to persuade people to follow role models. Despite these ways to achieve something, ultimately (so the authors argue) the success of health campaigns depends very much on the social and political context.

Marco Yzer describes a model of the determinants of behavior, working various theoretical approaches into an integrative model of behavioral prediction, the latest version of Martin Fishbein's theorizing on human behavior, with the theory of planned behavior as a prominent forebear. Behavioral intention is then conceptualized as a consequence of attitudes towards the behavior, perceived norms and self-efficacy. The bases of these variables are also detailed in the model. Yzer then proceeds to demonstrate how this approach can be used to determine which kinds of campaigns are needed, and he decidedly argues that the approach can be applied in different cultural contexts

With the fifth chapter of the book, we move closer to a South African context than in the previous papers. Sue Goldstein, Harriet Perlman and Caroline Jane Smith describe Soul City, a media intervention program that aims at education by entertainment. The article is comprehensive, covering the theoretical considerations underlying the campaign, its aims, the media employed, and the research to evaluate it. The program as such is impressive, using a prime-time TV drama series (in its ninth year as the book was written), a radio drama series, booklets and a marketing campaign as well as a variety of educational materials. In conclusion, the authors show that their "materials and the approach have a demonstrable impact on behavior" (p. 87).

Piet Swanepoel, Marije Burger, Anne Loohuis and Carel Jansen report on an empirical study of the effect on university students of the only nationally distributed brochure that advocated voluntary AIDS counseling and HIV testing. The authors conducted an experiment that showed that the brochure did not have any effect on students. The failure to achieve anything with students is traced back on the lack of an adequate address of students' concerns in the brochure. These concerns were determined, based on the integrative model of behavioral prediction described in detail in Yzer's chapter, with help of a survey part in data gathering aiming at the antecedents of the resolve to go to counseling and get tested. The experiment, in other words,

shows that failure can teach important lessons, and the evidence from the survey part of the study immediately suggests what can be done better.

Carel Jansen, Hans Hoeken, Dineke Ehlers and Frans van der Slik deal with a controversial technique in health campaigns: fear appeals. Recent meta-analyses seem to indicate that fear appeals do not encourage condom use but rather have an adverse effect. This, however, might be dependent on the cultural context. Jansen and colleagues have studied cultural differences with regard to fear, various campaign methods and self-efficacy related to preventive behaviors. They find cultural differences in all three areas, indicating that it is wise to consider culture before one uses fear appeals in health campaigns. To assign different cultural orientations, the researchers divided their sample into more Western-oriented and more African-oriented respondents indicated by the language spoken at home, and they also looked at the effects of living area and gender. It may be, so they conclude, that fear appeals in AIDS prevention do not work anymore because fear is pervasive already. The empirical study reported in this chapter is based on a survey of 435 South African youths. It is preceded by a concise review of the workings of fear appeals, empirical results of their effects and their potential dependence on culture.

In another experiment, Elvis Saal measures reactions to three different versions of the same educational text, one in an original English that uses teenage slang, another in Standard English, and a third one in a version that uses teenager slang and was translated from the Standard English by group of teenagers themselves, so as to make sure an authentic language is used. Youths enjoyed the authentic slang version, but preferred the Standard English, which was seen as more adequate for the subject at hand. Accommodating language style to a teenage audience is something, this study tells us that can backfire. Saal's experiment is also preceded by some theoretical reasoning and a concise review of pertinent literature.

The final chapter of the book turns its focus from language to visual communication. Alfons Maes, Karen Foesenek and Hanneke Hoogwegt delve into how literate and low literate people in South Africa differ in their understanding of visually related prevention messages. Using visuals is more prone to misunderstanding the more abstract the message becomes and the more conventional frames of interpretation need to be used, especially in low literate people. The study, again based in sound theoretical considerations (drawn mostly from semiotics in this case), used real material from South African campaigns. One of the lessons is that stand-alone graphics might often not help much in reaching an audience that is difficult to reach: low literate people.

The volume is good reading for anyone interested in AIDS prevention campaigns in particular, and health campaigns in general. It is of special

interest to anybody who might suspect that theory and scholarship are too far removed from practical issues in health communication to be of any use. The contributions in this book demonstrate, as the saying is, that there is nothing as practical as good theory. Another valuable link of many of the articles in this volume is an awareness that appealing to the individual in health campaigns is constrained by the social, cultural and political context. Contextual constraints, however, do not render campaigns targeted at individuals meaningless. They have to be taken into account, and possibly context can also be targeted. Doing that does not mean to neglect the individual and his or her choices, and similarly targeting the individual does not mean to deny the importance of context. And finally, many examples given in the book alert us to be sensitive to culture in devising campaigns of all sorts. In these respects, the book is also valuable to scholars who are working in fields other than AIDS prevention.

**Peter Schultz**

University of Lugano  
Faculty of Communication Sciences  
Institute of Communication and Health  
peter.schulz@usi.ch

# Compte rendu

**Lecolle, M., Paveau, M.-A. & Reboul-Touré, S. (2009).**

***Le nom propre en discours.***

**Paris: Presses Sorbonne Nouvelle. Les Carnets du Cediscor 11.**

Le titre de l'ouvrage collectif témoigne de l'intérêt grandissant que les études d'orientation onomastique portent vers l'analyse contextualisée des noms propres. Tout en s'intéressant à l'étude des noms propres dans le discours, les articles réunis dans le livre rendent compte de la diversité des approches discursives dans le domaine de l'onomastique, diversité qui émane principalement des différentes manières de conceptualiser le "discours". Dans ce compte-rendu, nous suivrons la structure originale du livre et présenterons brièvement ses différentes parties.

En guise d'avant-propos (*Les sens des noms propres en discours*, pp. 9-20), les éditrices présentent les huit articles du recueil tout en soulignant le caractère innovateur de l'approche discursive proposée. Les textes suivants sont répartis en trois sections: la première partie du livre regroupe deux articles traitant d'*Identité, identification et changement d'identité* (pp. 23-57); la deuxième partie, intitulée *La construction de l'événement dans la presse: dénomination propre, nom propre d'événement* (pp. 61-106) est composée de trois contributions qui analysent l'utilisation des noms propres dans les médias; la troisième et dernière section (*Histoire, mémoire, légende*, pp. 109-150) recueille trois articles portant sur le développement historiquement sensible des noms propres. Le volume se clôt par une postface écrite par Marie-Noëlle Gary-Prieur (pp. 153-168) qui, tout au long de son activité scientifique, a contribué de façon décisive au développement d'une approche discursive de l'étude des noms propres. La bibliographie commune (pp. 169-183) contient les références majeures du domaine, limitées toutefois presque exclusivement au domaine francophone.

Le premier article, intitulé *De la mythologie à la chirurgie plastique: résistance, vacance et perte du nom propre* (pp. 23-37) et écrit par Guy Achard-Bayle, examine la valeur du nom propre (désormais Np) lorsque le référent auquel il renvoie est transformé, ou, en adoptant la vision de l'auteur, lorsque l'identité du référent (objet ou personne) est susceptible de ne pas rester la même. L'article s'ouvre sur des réflexions philosophiques relatives à "l'identité de la personne dans le temps" (p. 25) pour aborder ensuite la résistance, perte ou absence du Np. L'auteur poursuit en analysant un texte traitant d'un homme transformé en femme et arrive à la conclusion que "les expressions référentielles doivent se plier" (p. 31) à différentes contraintes, notamment

celle de la cohésion textuelle. Si dans certains cas, le Np reste invariable malgré un changement (p.ex. du genre) de la personne-référent, ceci prouve que le Np fonctionne comme "une étiquette qui colle à la surface de l'identité" (p. 33). C'est ce que l'auteur entend par "vacance du Np" (p. 33). L'expression *la greffée du visage*, à laquelle différents médias ont fait référence pour désigner la première femme transplantée en France, représente pour l'auteur un exemple significatif d'absence du Np. "Ce qui intéresse ici, ce n'est pas la personne en tant que particulier mais son "espèce" " (p. 36).

Dans *Le pseudonyme, nom ou discours ?* D'Etienne Platon à Oxyhre (pp. 39-57), Georgeta Cislaru se consacre à "la complexité des phénomènes qui caractérisent la rencontre entre nom propre et discours" (p. 40). L'objet d'étude de l'auteure est l'utilisation des pseudonymes dans la communication via internet. Ses premières remarques portent sur l'importance de la communauté sociale pour le choix du pseudonyme. Cislaru explique ensuite que le type de pseudonymes que l'on retrouve sur internet révèle une "intention de signifier" (p. 45): elle lit dans ses exemples que le pseudonyme assure un anonymat mais qu'en même temps il est censé indiquer des caractéristiques bien précises. La "présentation de soi" (p. 47) à laquelle le pseudonyme contribue est appelé "*ethos discursif*" (p. 40). L'auteure identifie des rapports réflexifs entre le pseudonyme et le discours auquel il participe: dans certains extraits, des pseudonymes *ad hoc* "s'alignent sur le contenu du discours, sur l'objet de la discussion" (p. 49), dans d'autres, les internautes discutent du sens du pseudonyme dans leurs messages. En conclusion, Cislaru observe que "l'auto-nomination [...] identifie le sujet-locuteur à son propre discours" (p. 55) et elle termine sur l'esquisse d'un triangle communicationnel qui relie le sujet locuteur à son nom et à son discours.

La contribution de Marie Véniard, *La dénomination propre la guerre d'Afghanistan en discours: une interaction entre sens et référence* (pp. 61-76) s'insère dans le débat actuellement en cours sur la valeur sémantico-référentielle du Np. L'article commence par une remise en question de la théorie de l'absence de sens dans les noms propres défendue par les logiciens. Selon l'auteure, l'analyse dans le discours permet d'identifier plusieurs valeurs sémantico-référentielles dans les noms propres. Elle défend cette thèse au moyen de l'étude du nom de guerre, qui est à considérer non pas comme un Np mais comme une dénomination propre composée d'un terme classifieur (la guerre de) et d'un Np individualisant (nom de pays), par exemple *la guerre du Vietnam*. Véniard souligne que l'actualisation de la dénomination propre de guerre dans le discours présente la monoréférentialité des dénominations propres et leur sens descriptif sous un jour nouveau. Différents aspects du référent – en l'occurrence de l'événement – peuvent ainsi être mis en évidence dans le cotexte: en guise d'exemple, l'auteure observe que l'aspect *événement médiatique* de la guerre d'Afghanistan ne

serait pas parmi les premières caractéristiques qu'on accorderait au référent. Elle remarque en outre que la modification (par un adjectif) de la dénomination propre peut amener un sens interdiscursif – par exemple lorsqu'on parle de la *deuxième* guerre d'Afghanistan. L'adjectif permet de mettre en relation deux référents différents (le premier appartenant à un autre discours) par le biais d'une seule dénomination propre. Par conséquent, Véniard explique que le sens de la dénomination propre n'est pas limité à la description du référent. L'auteure décrit en outre la dimension énonciative de la dénomination propre de guerre: le choix du nom de guerre refléterait ainsi le point de vue spécifique de l'énonciateur. *La guerre soviéto-afghane* exprimerait par exemple un point de vue spécifique qui se différencie de la perspective (soviétique, selon l'auteure) véhiculée par l'expression *la guerre d'Afghanistan*.

Dans *À propos des "noms propres d'événement". Événementialité et discursivité* (pp. 77-90) Alice Krieg-Planque discute de la création et de l'usage de noms propres d'événement, très fréquents dans le domaine du journalisme. L'auteure consacre la première partie de son article à la description de la mise en discours d'un événement: une occurrence (critère de temporalité) perçue (critère de visibilité) peut sembler symptomatique (critère d'exemplarité) à une certaine personne (journaliste). Krieg-Planque cite Quéré pour expliquer la "mise sous une description de l'événement" (p. 80) et observe que la dénomination de l'événement détermine son intelligibilité (par exemple *le génocide au Rwanda*). Selon l'auteure, le nom attribué à un événement peut influencer son interprétation. Par conséquent, le Np semble accomplir plusieurs fonctions dans le discours journalistique: il répond notamment aux besoins médiatiques de la catégorisation, de l'analogie et de la comparaison, ainsi que de la prototypicité. L'auteure poursuit avec un exemple de tension sémantico-référentielle: l'expression *la purification ethnique* est interprétée comme formant un Np d'événement dans certains énoncés; dans d'autres, en revanche, elle indique une catégorie dénominative ("un ensemble ouvert d'événements appartenant à une certaine catégorie", p. 84). En clôture, Krieg-Planque se consacre aux noms propres d'événements qui ne sont pas des descriptions, comme par exemple *Tchernobyl*. Il s'agit là de noms pouvant "mettre en discours des événements inintelligibles." (p. 89).

La contribution de Michelle Lecolle, *Changement de sens du toponyme en discours: de Outreau "ville" à Outreau "fiasco judiciaire"* (pp. 91-106) étudie l'épaisseur sémantique d'un toponyme et son évolution. Au moyen d'exemples de formes spécifiques (antonomases, compositions, dérivations) du toponyme *Outreau* dans différents contextes, l'auteure illustre la notoriété du toponyme et de son sens composite. Elle remarque ainsi que l'évolution du sens du toponyme va de pair avec l'évolution des faits historiques. Lecolle se sert de la distinction entre sens et signification – "la signification est de l'ordre du type et le sens de l'ordre de l'occurrence en contexte" (p. 97) – pour décrire d'une part

l'évolution du sens du toponyme en discours "jusqu'à acquérir une nouvelle signification" (p. 98) et son épaisseur sémantico-référentielle de l'autre. Elle étudie le contexte sur trois niveaux (syntaxique et distributionnel; textuel; intertextuel) et analyse l'évolution du sens de *Outreau* à partir de sept indices d'interprétation pertinents qu'elle s'est souciée de présenter avant de rendre compte des résultats. Selon l'évolution des faits et leur description dans les médias, le toponyme *Outreau* prend différents sens à l'intérieur du même discours; ainsi, il réfère tantôt à la ville, tantôt au réseau de pédophiles que l'on croit y avoir identifié, et plus tard au fiasco judiciaire (d'où son épaisseur sémantico-référentielle). Le plus grand mérite de cet article est de montrer un exercice d'analyse de discours bien construit, qui donne à la documentation empirique une place importante.

Dans *Une passe à la Zidane: le nom propre dans le discours du reportage sportif* (pp. 109-119) Inna Khmelevskaia se concentre sur l'emploi des anthroponymes et des noms d'équipe par les journalistes sportifs dans leurs reportages. L'auteure se penche d'abord sur les anthroponymes tels qu'ils sont utilisés dans ce qu'elle appelle *l'espace légendaire du jeu*: les commentateurs créeraient "une sphère conceptuelle collective, un univers culturel parallèle" (p. 110), entre autres, en utilisant les noms des joueurs comme s'il s'agissait de noms de héros (p.ex.: "un arrêt dont Yachine serait fier", p. 110). Ces anthroponymes sont en outre souvent insérés dans des jeux de mots qui, selon l'auteure, aident à construire discursivement des cadres culturels. La formulation "Zizou notre sauveur" (p. 113) est présentée par exemple comme une expression teintée de christianisme. L'auteure entrevoit également dans l'utilisation des anthroponymes une possibilité d'établir des liens intertextuels entre les reportages de différents commentateurs. Khmelevskaia se livre ensuite à une comparaison de la paraphrase du nom propre dans le reportage sportif avec la *kenning*, une figure de style récurrente dans l'épopée médiévale, qui paraphrase un substantif avec au moins deux termes d'ordre mythologique (p.ex. *le cheval de la mer* pour 'bateau'). Tout en admettant que l'analogie n'est pas totale, l'auteure considère qu'elle contribue à comprendre les effets de sens de la paraphrase du nom propre dans le reportage sportif.

Dans *Marx dans la presse estonienne "quinze ans après". Citations non prises en charge, caractère d'étiquette et autres emplois "décoratifs"* Marge Käsper étudie la référence à Karl Marx dans la presse estonienne entre 2004 et 2006, en remarquant qu'à l'époque soviétique chaque publication devait obligatoirement comporter une telle référence. Dans les citations de Marx, elle distingue des modalités d'énonciation hypothétique ("Marx dirait [...]", p. 126), de doute ("Ben, c'était comment, le cliché célèbre de Marx [...]" id.), attestative ("Je me souviens [...]", p. 127) et approximative ("en quelque sorte", p. 128), qu'elle met en rapport avec une question de mémoire ainsi qu'avec le

fonctionnement discursif (p. 128). Selon elle, ces citations ont souvent une fonction décorative, par exemple dans une conclusion grotesque (p. 130). Quant au signifiant *Marx*, il subit ce que Käsper appelle "une condensation métonymique", par exemple lorsqu'il fait partie d'une liste de "mots" (p. 131). Mais il connaît également un "éclatement de la signifiante" (p. 132). En effet, l'auteure explique qu'il suffit d'avoir une barbe pour être appelé Marx. Si finalement Marx est souvent cité de façon "décorative" (p. 135) dans les bibliographies, Käsper conclut que tous ces moyens permettent d'exprimer une distance par rapport au discours d'autrefois.

Dans *De Gravelotte à Bir Hakeim. Le feuilleté mémoriel des noms de bataille* (p. 137-150) Marie-Anne Paveau développe un fonctionnement cognitivo-discursif (p. 139) de ce qu'elle choisit d'appeler les *polémonymes*. Elle utilise la notion de *nom de mémoire*, qu'elle définit comme "un nom porteur de valeurs groupales et historiques" (p. 140). Selon elle, le Np véhicule tout un ensemble de sens issus de prédiscours, en obéissant à une subjectivité dans le sens où il est interprété suivant la "compétence cognitivo-mémorielle de sujets toujours situés" (p. 144). Paveau cite le polémonyme *Bir Hakeim* comme exemple d'un "désignateur souple" (p. 138) qui peut référer à différentes catégories référentielles: il peut être toponyme et/ou polémonyme et avoir plusieurs valeurs sémantiques (défaite, défaite glorieuse, etc.). Le nom propre *Gravelotte*, en revanche, a perdu "la mémoire de l'événement" (p. 149) et fait désormais partie d'une expression figée (*pleuvoir comme à Gravelotte*). Paveau conclut qu'en tant que "contributeur discursivo-cognitif à la construction du discours" (id.) le Np active les mémoires "historique objectivisante et [...] collective subjectivisante" (id.).

La postface, que Marie-Noëlle Gary-Prieur intitule *Le nom propre, entre langue et discours*, propose une synthèse des huit contributions précédentes et valorise ainsi considérablement les réflexions qui y sont présentées. Gary-Prieur entame ses réflexions en proposant une opposition nette entre l'approche linguistique de l'étude du Np et celle ancrée dans l'analyse du discours, une distinction qu'elle estime importante, car "objet pour la première, il [le Np] n'est pour la seconde qu'une donnée parmi d'autres pour aborder une problématique discursive particulière" (p. 167). Si les deux approches diffèrent fortement l'une de l'autre, un échange peut néanmoins être productif. En distinguant le "réfèrent initial" (p. 156), qui est lié au Np par un acte de baptême, du "réfèrent discursif" (p. 160), repérable dans le discours, Gary-Prieur arrive à expliquer la notion de référence du Np en intégrant les phénomènes cités par les auteurs du recueil. Aussi problématise-t-elle la terminologie parfois équivoque utilisée dans les différentes contributions de cet ouvrage.

Comme le note Gary-Prieur, le Np est inévitablement lié au discours et au contexte dans lequel il est employé. Les études proposées dans ce recueil



représentent une approche de l'étude du Np à soutenir notamment dans le cadre de l'onomastique, qui – héritière de la tradition philologique – s'est trop longtemps contentée d'étudier les aspects historiques et étymologiques des noms propres. Toutefois, depuis quelques années, des chercheurs s'inscrivant dans différents domaines de la linguistique (sociolinguistique, pragmatique, analyse du discours, psycholinguistique etc.), mais aussi des disciplines voisines (comme l'anthropologie) se sont penchés sur l'utilisation effective que les locuteurs font des noms propres. De manière intéressante, ce sont surtout des chercheurs travaillant sur l'oralité qui ont su intégrer les problématiques liées aux noms propres dans leurs programmes de recherche. Ainsi, on peut citer les travaux proposés dans une perspective sociolinguistique (Pablé, 2000; Myers, 2006; Ainiala & Vuolteenaho, 2006) ainsi que les recherches appliquant à l'étude des noms propres (et de la référence) l'instrumentaire développé par l'analyse conversationnelle (Sacks & Schegloff, 1979; Schegloff, 1996; Enfield & Stivers, 2007; De Stefani, 2009). De par sa centration exclusive sur la tradition francophone, l'ouvrage passe sous silence la recherche de tradition scandinave, germanique et anglo-saxonne consacrée à l'étude du nom propre dans le discours. C'est peut-être la critique la plus importante que nous pouvons formuler à l'encontre de ce recueil, qui par ailleurs développe des questions de recherche pertinentes et brillamment présentées dans la postface de Marie-Noëlle Gary-Prieur. En conclusion, on ne peut que saluer l'initiative des éditrices de consacrer un volume des *Carnets du Cediscor* à l'étude des noms propres dans leur usage discursif. Le lecteur qui serait intéressé d'obtenir des renseignements bibliographiques qui ne se limitent pas au domaine francophone pourra consulter un ouvrage récent, entièrement consacré à l'étude des noms propres dans l'oralité (Pepin & De Stefani, 2010).

**Anne-Danièle Gazin**  
Université de Berne  
gazin@rom.unibe.ch

## Bibliographie

- Ainiala, T. & Vuolteenaho, J. (2006): How to Study Urban Onomastic Landscape? *Acta Onomastica*, 47, 58-63.
- De Stefani, E. (2009): Per un'onomastica interazionale. I nomi propri nella conversazione. *Rivista Italiana di Onomastica*, 15 (1), 9-40.
- Enfield, N. & Stivers, T. (eds.) (2007): *Person Reference in Interaction. Linguistic, Cultural and Social Perspectives*. Cambridge: Cambridge University Press.
- Myers, G. (2006): "Where are you from?" Identifying Place. *Journal of Sociolinguistics*, 10 (3), 320-343.
- Pablé, A. (2000): I nomi di luogo di Bellinzona. Aspetti sociolinguistici e di costume onomastico nella Città dei castelli. Bellinzona: Fratelli Jam Editori.
- Pepin, N. & De Stefani, E. (2010): *Eigennamen in der gesprochenen Sprache*. Tübingen und Basel: A. Francke Verlag.
- Sacks, H. & Schegloff, E. A. (1979): Two Preferences in the Organization of Reference to Persons in Conversation and Their Interaction. In: G. Psathas (ed.), *Everyday Language. Studies in Ethnomethodology*. New York: Irvington Publishers, 15-21.
- Schegloff, E. A. (1996): Some Practices in Referring to Persons in Talk-in-Interaction: A Practical Sketch of a Systematics. In: B. A. Fox, *Studies in Anaphora*. Amsterdam / Philadelphia: Benjamins, 437-485.



# Compte rendu

**Muller-Mirza, N. & Perret-Clermont, A.-N. (eds.) (2009).**

***Argumentation and Education:***

***Theoretical foundations and practices.***

**New York: Springer.**

How and when do learning processes develop in argumentation? What are the psychological issues involved when arguing with others? How do those learning processes occur regarding different subject areas? How do educational designs affect argumentation activities? How are the learners' arguments analyzed and assessed? Here are a few of the questions addressed in the book *Argumentation and Education*, edited by Muller Mirza and Perret-Clermont. One of the major contributions of this book is to provide an interdisciplinary perspective on these issues, considering theory of argumentation, psychology and education. This book also combines theoretical, methodological and empirical research. As a result, the reader is rewarded with multiple standpoints on argumentation.

The first part of the book is dedicated to theoretical foundations and research. In the first chapter, "Argumentation as an object of interest and as a cultural resource", Rigotti and Morasso present a large overview of argumentation theories. Three keywords are investigated: *argument*, *proof* and *reasonableness*. Focussing on the pragma-dialectical approach and its methodological implications, the authors propose a model for analysing and evaluating argumentative interventions in which argumentation is conceived as a particular type of communicative interaction. Muller Mirza, Perret-Clermont, Tartas and Iannaccone examine argumentation as a psychological practice embedded in institutional, historical and cultural contexts. To do so, they point out the main dimensions in mastering the argumentative discourse: the cognitive prerequisites, the acquisition of linguistic tools, the affective dimension and the subject's relationship to the content. Emphasizing the dialogic dimension of argumentation lead them to highlight how this cognitive activity is co-constructed in social interactions. As a socially and culturally situated activity, argumentation is shaped by the context, the interlocutor, the content and the situational issues. In the third chapter, Schwarz is interested in the specific role of argumentation in learning processes and outcomes for four subject areas: mathematics, science, history and civic education. The author recalls the twofold relationship between argumentation and learning. On one hand, it consists of learning to reason, to explain or to challenge. On the other hand, it consists of learning to achieve a specific goal through

argumentation. He characterizes the relationship between argumentation and learning in different subject areas. In a more general sense, Baker aims to understand the role of argumentative interactions in the process of learning. For him, "argumentative interaction creates a special context that obliges reflection on and negotiation of the meaning of questions, theses, arguments and underlying notions" (p. 139). The final section of the first part of the book is dedicated to the educational design of argumentative activities. Two kinds of educational designs are presented: design favouring productive argumentative activities (elicitation procedures, argumentative scripts, etc.) and design using collaborative technology for fostering and representing argumentation and also for structuring argumentative interactions.

The second part of the book aims to examine existing innovative practices and lessons learned from them. Three experiences are reported. Mercer focuses on classroom-based research which has enabled teachers to encourage the development of children's use of spoken language. The author discusses the relationship between children's engagement in dialogue and the development of their understanding. He underlines the role of the teacher in this development: revealing their particular techniques or guidance strategies. Examining the effects of the *Thinking together intervention*, he shows that "the guided intervention development of children's argumentation skills is best pursued through a careful balance between teacher-led, whole-class sessions and *talk groups* in which children work and talk without constant teacher supervision" (p. 192). From primary students, we move from Andriessen's contribution to the use of interactive media for supporting collaborative argumentation by university students. The 10-week course *Web-Based Learning Environments*, a course for advanced students in Educational Sciences, consists of a sequence of assignments starting with understanding and sharing information via a studio-based approach to developing new insights and knowledge. Specific attempts for implementing different scenarios are discussed. For example, the results show that "the affordances of argumentation, broadening and deepening the space of debate, also present the main obstacle: students need an assignment in which for them, broadening and deepening is an authentic activity". The final chapter relies also on a teaching experience at university level. In this study, Morasso focuses on a specific experience of argumentation production and analysis in which students assume a specific position within a debate inspired by a famous historical controversy: Valladolid. Among the observations about the method adopted during the experience, Morasso points out that the temporal development of the exercise proves important for the students. The author also underlines the crucial role of the *space of debate*: the phase of identification of issues and standpoints helps clarify the parties' positions and the questions that had to be debated. She also highlights the importance of

argument evaluation processes (verification of the logical validity and the persuasiveness of arguments) in the acquisition of skills for argumentation.

The book *Argumentation and Education* provides a very wide panorama on argumentation theories. It also gathers diverse information on teaching and learning practices, emphasizing educational designs using technological tools. Considering the vast amount of theoretical and empirical studies on learning to argue by arguing, we were surprised not to see any reference to the work dedicated to the identification and the analysis of *textual genres*. Indeed, many scholars have stressed the potential of textual genres to help students' representing and organising argumentative activities in production or in comprehension (for ex., Bronckart, 1996; Dolz & Schneuwly, 1998). Textual genres help students to situate and compare argumentation practices in all the sociolinguistic practices. This notion contributes to the understanding of argumentation as a socially and culturally-situated activity, shaped by the context, the interlocutor, the content and the situational issues.

Many argumentative designs presented in the book rely on technological programs: the e-course *Argumentum, Computer Supported Argumentation*, the course *Web-Based Learning Environments*, etc. It would have been adequate to devote equal attention to ordinary face-to-face argumentation teaching and learning activities. According to Grize (1982), such activities would have been more representative of real argumentative situations where the participants, the conditions of transmission must be taken into account. Also shown in the book, argumentation "constitutes an important dimension of daily life and of professional activities", it "plays a special role in democracies" (p. 1). Hence, analysing more situations engaging students in direct dialogue, without any technological mediation, would have been interesting.

At last, we do agree with Schwarz when he says that even scientific proof, when presented in the didactical context, needs to be *transformed* into argumentative processes that take into account the learners' position and their personal path toward understanding and persuasion. Those transformations are crucial to the understanding of links between argumentation and education. In this matter, a didactic approach, we believe, is most suitable for describing and explaining how social and cultural practices transform into academic ones.

**Roxane Gagnon**

Université de Genève

Roxane.Gagnon@unige.ch

## References

- Bronckart, J.-P. (1996): *Activité langagière, textes et discours. Pour un interactionisme sociodiscursif*. Paris: Delachaux & Niestlé.
- Dolz, J. & Schneuwly, B. (1998): *Pour un enseignement de l'oral. Initiation aux genres formels à l'école*. Paris: ESF.
- Grize, J.-B. (1982): *De la logique à l'argumentation*. Genève: Librairie Droz.